

30  
Huitième année, N° 23

Bibliothèque de l'Université  
de Liège. — Périodiques  
Bibliothèque de l'Université  
de Liège. — Périodiques

Publication hebdomadaire  
Un an: 47,50 frs; six mois: 25 frs  
Le numéro: 2,00 frs

SEPT 1928

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

## Sommaire du vendredi 31 août 1928

Le Congrès d'Anvers

La West-Flandre

Lettre au R. P. Martial Lekeux

Léopold I<sup>er</sup>, Metternich et la question d'Orient

« Belleville »

Dialogue sur le roman

« Saint Louis »

Louis Picard

Baudouin van de Walle

Alexandre Masseron

A. De Ridder

J. Calvet

Jacques Maritain

Paul Halflants

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le problème de la paix, Mgr J. Schyrgens. —  
Le Nationalisme dans le stade. — Belgique. — France.

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

T.A. : 220,50. Compte chèque postal : 489.16.

# CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital et Réserves : 355.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE  
Comptes de Chèques et de Quinzaine  
(taux variable)

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --  
Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres  
Coffres-Forts

## Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;  
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;  
Parvis St-Gilles, St-Gilles;  
Place Saintelette, 26, Molenbeek;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;  
Place Liedts, 18, Schaerbeek;  
Rue du Bailly, 79, Ixelles.

## SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :  
Capital . . . fr. 400 000 000.--  
Réserves . . . fr. 504,657.742.94  
Total . . . fr. 904,657,742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en provinces par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

## VOLKSBANK VAN LEUVEN

(Banque Populaire de Louvain)

Rue de la Monnaie, 9 LOUVAIN

Capital : 30.000.000 francs.  
Réserves : 7.300.000 francs.

19 SUCCURSALES ET AGENCES

Toutes opérations de banque, de bourse et de change  
aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS

## CREDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courtois rue de l'Hôpital  
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts  
175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS à LUXEMBOURG  
20, rue de la Paix 55, boulevard Royal

Banque - Bourse - Change

## La revue catholique des idées et des faits

Le Congrès d'Anvers  
La West-Flandre  
Lettre au R. P. Martial Lekeux  
Léopold I<sup>er</sup>, Metternich et la question d'Orient  
« Belleville »  
Dialogue sur le roman  
« Saint Louis »

Louis Picard  
Baudouin van de Walle  
Alexandre Masseron  
A. De Ridder  
J. Calvet  
Jacques Maritain  
Paul Halflants

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le problème de la paix, Mgr. J. Schyrgens. — Le Nationalisme dans le stade. — Belgique. — France.

### La Semaine

♦ On lira plus loin l'article où notre ami Mgr Picard, l'apôtre de l'Action catholique en Belgique, dégage la haute signification de la Journée d'Anvers. Il faut se réjouir grandement, comme catholique et aussi comme patriote, de l'admirable réussite du premier congrès de la J. V. K. A.

Pour quiconque connaît la situation en Flandre, il pourrait sembler audacieux, téméraire même, de tenter un groupement de la jeunesse flamande sur le terrain exclusivement religieux. Cent mille jeunes gens et jeunes hommes accourus à Anvers sous la conduite de leurs prêtres et à l'appel de leurs évêques pour rendre témoignage de leur Foi et de leur volonté de travailler efficacement à l'extension du règne du Christ-Roi, voilà qui prouve avec éclat que S. Em. le cardinal Van Roey ne s'était pas trompé quand, au lendemain du Congrès de l'A. C. J. B. à Liège, il créa le J. V. K. A. Certes, le Congrès d'Anvers n'est qu'un point de départ et non pas un point d'arrivée, mais qu'il ait eu lieu — et avec un tel succès et sans aucun incident — on ne peut qu'en féliciter vivement le Primat de Belgique.

La situation en Flandre! Comme elle est ignorée à Bruxelles, en Wallonie, et même dans ces milieux flamands qui ne lisent que des journaux d'expression française! Comme cette ignorance entretient les équivoques et multiplie les malentendus!

Voilà des années que nous la dénonçons, cette ignorance tragique, et nous n'oserions pas contredire celui qui prétendrait que depuis 1918 la situation n'a fait que s'aggraver...

Il y a exactement un an nous reproduisions ici même ce jugement du Standaard « la jeunesse idéaliste flamande est détournée de toute action catholique sérieuse, depuis des années, par des pécheurs en eau trouble, à l'aide de toutes espèces de conceptions abstraites, d'une logomachie creuse, et d'un emballement maladif pour des hommes, que cette agitation continuelle ne sert guère ». « Disons — ajoutons-nous — qu'un faux idéalisme, un romantisme racique, culturel et linguistique ont complètement désaxé la vie religieuse de la jeunesse flamande. »

C'est à cette situation lamentable que S. Em. le cardinal Van Roey, fort des directives répétées du Saint-Père sur l'urgente nécessité de l'Action catholique, veut porter remède en réunissant la jeunesse flamande, au-dessus de tout ce qui la divise, sur le terrain de l'apostolat religieux.

Si les plus violents, les universitaires surtout, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, ont boudé à l'appel, on peut dire néanmoins que les premiers résultats dépassent toute attente. Beaucoup reste à faire, mais les plus grands espoirs sont permis.

Aux catholiques d'expression française, maintenant, à ne pas compliquer la tâche déjà suffisamment ardue des évêques flamands! Le religieux et le politique sont distincts. On peut être adversaires politiques et communier dans la même foi religieuse. On peut avoir du patriotisme belge des conceptions différentes et s'associer malgré cela dans une action catholique commune. La collaboration dans l'apostolat religieux ne postule pas chez les frères qui s'entraident dans l'A. C. J. B. ou la J. V. K. A., une conception uniforme de toutes les manifestations du patriotisme belge.

Il n'est malheureusement que trop certain, qu'à l'heure actuelle des milliers et des centaines de milliers de Flamands n'éprouvent pas pour la Brabançonne ou pour les couleurs nationales — et donc pour tout ce dont elles ne sont que le symbole — le même culte enthousiaste dont elles sont l'objet à Bruxelles, à Liège ou à Tournai. N'est-ce pas tout dernièrement que 100,000 Flamands

s'en furent en pèlerinage à Dixmude, encadrés de centaines et de centaines de drapeaux jaunes aux lions noirs, prier pour les 30,000 soldats flamands tombés pourtant pour que vive la Belgique? Ni ce jour-là, ni dimanche dernier non plus, on ne joua de Brabançonne. Pourquoi? Parce que hélas! chez d'innombrables Flamands est née — oh! bien à tort, c'est entendu — cette conviction funeste que la Brabançonne est le chant de ceux qui ne veulent pas que la Flandre soit vraiment Flamande, et que l'adjectif belge ne sert trop souvent qu'à qualifier des agissements anti-flamands. Car c'est à cela qu'ont abouti les patriotes maladroits qui ont opposé à certaines revendications légitimes — rappelez-vous l'agitation autour de Gand-flamand! — des drapeaux belges et des Brabançonne, comme si ces revendications étaient anti-belges! Le résultat est là : une indifférence croissante pour ces manifestations du sentiment national.

Et ce n'est pas en jetant les hauts cris, en multipliant les tirades lyriques sur le patriotisme, en recourant aux voies de fait, que l'on imposera aux indifférents et aux adversaires l'amour de notre hymne national, de nos couleurs et de tout ce qui est belge.

Que non!

Sur le plan religieux, il faut, comme l'a conçu et commencé à le réaliser le Cardinal de Malines, réunir tous les catholiques flamands, quelles que soient les nuances de leur patriotisme.

Sur le plan national, il faut éviter avec le plus grand soin, tout ce qui tend à opposer Flamands et Belges. Le point névralgique est là. Drapeaux jaunes aux lions noirs, « Leeuw van Vlaanderen » et « Groeningen », sont certes des manifestations de sentiments flamands, mais pourquoi y voir des affirmations anti-belges? Pourquoi leur opposer drapeaux belges et Brabançonne? C'est cela qui crée cet état d'esprit néfaste qui lie nos couleurs nationales, notre chant national, qui doivent être maintenus au-dessus de nos divisions intestines, qui les lient à des conceptions particulières de l'intérêt de la Patrie.

Si le mal est grand déjà, nous ne le croyons pourtant pas irrémédiable et la Journée d'Anvers démontre qu'une réaction est possible encore. Mais attention, patriotes qui voulez que la Belgique vive et prospère! Prenez le plus grand soin de ne pas reprocher aux Flamands de sentir plus pour la Flandre que pour la Belgique. Approuvez-les au contraire, aidez-les à faire la Flandre grande et belle, aussi flamande que possible et catholique comme jamais, et vous aurez travaillé efficacement à l'avenir de la Patrie belge, car, les choses étant ce qu'elles sont, c'est par l'amour de la Flandre que les Flamands retrouveront la conscience de l'amour qu'en aimant leur petite patrie ils portent à la grande, à cette Belgique dont seuls quelques nuages leur cachent en ce moment la beauté.

Si un coup de baguette magique pouvait convaincre demain tous les Belges d'expression française que le drapeau flamand est bien belge et que les chants flamands ne le sont pas moins, c'est bien vite que les équivoques se dissiperaient et que le drapeau tricolore et l'hymne national seraient également vénérés sur toute l'étendue du Royaume. Ils ne savent pas le mal qu'ils font, ils ignorent la blessure mortelle qu'ils portent à la Mère-Patrie, ceux qui courent sus à leurs compatriotes flamands en chantant la Brabançonne et en brandissant nos trois couleurs!

Combattez les revendications flamandes qui vous paraissent injustifiées, mais n'enroulez donc pas votre opposition — qui leur paraît à eux, tout aussi déraisonnable et dangereuse — dans les plis du drapeau qui eut dû rester le drapeau de tout le monde.

# Le Congrès d'Anvers

## Sa haute signification et sa grande importance

A un auditoire bilingue et passionné, nous tenions, quelques mois avant le Congrès d'Anvers, à peu près ce langage :

Vous n'êtes pas d'accord sur une foule de questions très importantes. Je ne suis pas capable et je n'ai pas la prétention de vous mettre d'accord. Mon incompétence en ces matières est notoire et, si vous n'en aviez pas connaissance, j'en ferais hautement profession. Mais il y a des principes et des doctrines au sujet desquels vous pensez identiquement. Il y a des intérêts que vous êtes tous prêts à défendre et à promouvoir, puisque vous êtes tous d'excellents catholiques, des catholiques militants. Je n'aurais aucune peine à vous montrer que ces doctrines et que ces intérêts qui font votre accord sont plus importants que ceux qui vous divisent. Je vous pose donc la question suivante : n'est-il pas possible de vous entendre et de vous unir pour étudier et pour propager ces principes supérieurs ainsi que pour servir ces intérêts que vous placez dans votre estime et dans vos préoccupations au-dessus de tous les autres ?

Si vous attendez, pour fraterniser et pour collaborer, votre unanimité universelle, vous ne commencerez pas avant le jugement dernier. Les désaccords, même passionnés et importants, ne sont point le monopole de la Flandre. La mise en commun des énergies et des efforts catholiques n'a jamais pu se faire qu'en s'élevant au-dessus des régions et des sujets de divergence et d'opposition. Cette distinction des domaines et des plans d'activité ou de responsabilité n'implique d'ailleurs aucune abdication de conviction ou d'activité légitimes. Elle n'est autre que le respect de l'ordre et de la hiérarchie des valeurs.

Ce raisonnement ne prétendait pas à l'originalité. Il traduisait et appliquait une doctrine évangélique et un enseignement constant du magistère ecclésiastique. La doctrine et l'enseignement de l'indépendance essentielle de la religion chrétienne à l'égard des réalités et des activités temporelles. Cette élévation et cette autonomie impriment au christianisme sa note la plus caractéristique de perfection et de supériorité. Les religions païennes relevaient toutes du pouvoir politique. En se séparant de Rome, le christianisme schismatique et le christianisme protestant sont retombés, à des degrés divers, dans cette humiliante servitude dont le Sauveur était venu libérer le meilleur de notre vie spirituelle. Dans la religion juive, religion vraie mais imparfaite, religion transitoire et préparatoire, c'était le temporel tout entier qui relevait directement du spirituel. Système théocratique convenant à une religion moins sublime que la nôtre, mais qui alourdirait et rabaisserait le christianisme. L'Eglise a lutté inlassablement contre ceux qui voulaient, fût-ce avec les meilleures intentions du monde, lui imposer la condition des Juifs ou bien celle des Gentils. Telle est la raison d'être des luttes séculaires du Sacerdoce et de l'Empire. Tel est le sens des directives données au clergé des pays catholiques et des pays de missions. Et tel est encore le motif d'un mot d'ordre promulgué par Rome dès les débuts de l'action catholique : autonomie complète à l'égard des organisations politiques.

Ce mot d'ordre et ces directives, la jeunesse catholique belge d'expression flamande vient de proclamer avec éclat qu'elle entend bien s'y conformer comme la jeunesse catholique belge d'expression française. L'esprit du Congrès d'Anvers fut exactement celui du Congrès de Liège. L'enthousiasme ne fut pas également vibrant, mais c'était la même sérénité et la même fraternité parce que c'était la même élévation de pensée et de volonté. A ces hauteurs, les conflits qui ont déchiré et déchirent encore la jeunesse catholique flamande sont inexistants. Sans doute, subsistent-ils sur le plan politique ou économique, mais au niveau de l'action catholique, les adversaires se retrouvent avec joie et peut-être avec surprise frères d'armes et collaborateurs. Même ceux qui n'ont pas encore adhéré à la nouvelle organisation, notamment les étudiants universitaires, ont bien compris et senti — et il faut les en féliciter — que la moindre manifestation d'hostilité eût pris un caractère en quelque sorte anti-religieux. On sait les incidents qui marquent la plupart des assemblées catholiques flamandes, surtout les assemblées de jeunes. Au Congrès d'Anvers, qui rassemblait tout ce que la jeunesse flamande compte de plus ardent et de plus actif, pas un cri, pas un mot, pas un geste qui détonnât et qui déparât cette manifestation triomphale.

Il ne faut pas tirer de conclusions simplistes de ce magnifique succès remporté le 25 août par S. Em. le cardinal Van Roey et par les organisateurs du Congrès d'Anvers. Il ne faut pas s'écrier : fini le cauchemar qu'ont fait subir aux meilleurs patriotes les nationalistes flamands. Voici qu'un esprit nouveau s'empare de la génération montante, la question flamande est résolue. Et la réconciliation des deux jeunes de Belgique n'est plus qu'une affaire de temps, de quelques années tout au plus. Car l'A. C. J. B. et le J. V. K. A. ayant le même esprit, étant organisés sur le même plan vont se rencontrer fatalement, puis s'unir et bientôt fusionner !

Raisonner de la sorte serait passer indûment de l'ordre religieux à l'ordre politique. La conclusion vaut pour l'ordre religieux. Elle ne vaut pas pour l'ordre politique. Nous dirons même que sa valeur religieuse serait inévitablement compromise par notre indiscrétion politique. Ne dites pas aux congressistes d'Anvers qu'ils ont renoncé à leurs luttes pour les revendications flamandes, vous leur feriez regretter cette journée d'enthousiasme et de fraternité. Gardez-vous plus encore de leur dire qu'ils ont servi magnifiquement l'unité nationale et que, sans jouer ni chanter la *Brabançonne*, ils ont manifesté pour la Belgique une et indivisible, puisqu'ils sont entrés dans la même voie que la jeunesse catholique belge d'expression française et que les deux associations similaires seront amenées fatalement à collaborer.

Contentez-vous de les féliciter et faites-le sans arrière pensée politique.

Nous n'écrivons pas ces lignes par opportunisme et par diplomatie, mais par conformité à la réalité et à la vérité. La nature du Congrès d'Anvers nous dicte cette attitude. C'est un Congrès, c'est un triomphe de l'Action catholique, essentiellement religieux,

par conséquent. Qu'il doive avoir ou non des répercussions politiques et quelles que soient les répercussions politiques que l'on peut en pronostiquer, nous avons lieu de nous réjouir avant tout en chrétiens, en frères dans le Christ.

Les conséquences politiques ne peuvent être qu'indirectes et il ne faut les prévoir qu'avec modestie. Disons, si vous le voulez, que le progrès de l'Action catholique en Flandre créera un état d'esprit plus favorable à tout ce que postule, dans l'ordre social et politique, la justice et le bien véritable du pays. Nous serons bien sûrs en parlant de la sorte de ne pas dépasser les limites de la vérité et en outre d'être parfaitement d'accord avec les catholiques flamands eux-mêmes au lieu de les indisposer en les menaçant, en quelque sorte, de conséquences qui sont exagérées ou dont ils ne peuvent comprendre dès maintenant la nécessité.

Paradoxe évangélique et vérité d'expérience : les bienfaits politiques et en général les bienfaits temporels de l'apostolat catholique ne doivent pas être cherchés et poursuivis directement. Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît. L'intention profane fait dévier ou ralentit l'élan religieux et apostolique. Les missions en ont souffert malgré le zèle et le désintéressement personnel des missionnaires. Pie XI leur a rappelé le devoir du désintéressement national et politique dans le ministère apostolique. Le danger de fléchissement et de confusion est bien plus immédiat dans l'apostolat social. De là cette incroyable insistance du Saint-Siège pour inculquer la distinction nécessaire entre les organismes d'Action catholique et les partis politiques.

En abdiquant si peu que ce soit cette haute et fière indépendance, qui fait sa noblesse spirituelle, le christianisme émousse non seulement son efficacité directe ou religieuse, mais, chose étonnante à première vue, il réduit son influence indirecte et ses bienfaits temporels. En sorte que de poursuivre directement des buts politiques dans les œuvres d'apostolat n'aboutit qu'à frustrer la politique de l'action bienfaisante du catholicisme. Encore une fois, paradoxe et vérité évangéliques, sur limité de la religion instituée et organisée par le Christ, pierre de touche du véritable christianisme.

C'est précisément de cette pureté religieuse qu'il faut nous réjouir et féliciter nos frères les catholiques flamands dans la manifestation d'Anvers. Comme à Liège, on y a porté en triomphe et acclamé avec enthousiasme le Christ-Roi. Car tel est formellement l'objet de l'Action catholique, restaurer et maintenir le règne du Christ. Le royaume du Christ n'est pas de ce monde. Mais il est en ce monde. Et le monde, le monde périssable, bénéficie étonnamment de cette royauté surnaturelle et éternelle. Au point que Pie XI n'a pas hésité à déclarer dans son encyclique *Quas Primas* que sans le Christ, sans le Christ-Roi, il n'y a pas de salut temporel pour les nations comme sans Lui il n'y a pas de salut éternel pour les individus.

Ils se sont lourdement trompés, par conséquent, dans leur appréciation du Congrès d'Anvers, les journalistes qui n'y ont vu qu'une mobilisation cléricale à but électoral et ceux qui, jugeant toutes choses du point de vue national, n'y ont rien trouvé qui fût digne de retenir leur attention et celle de leurs lecteurs.

LOUIS PICARD.

## La West-Flandre<sup>(1)</sup>

Toute l'activité de nos cités se concentrait autour d'immenses grand'places, où de nos jours encore se tient le marché hebdomadaire. Celui-ci n'a pas gardé l'éclat de ces grandes foires qui, au moyen âge, rassemblaient en ces lieux les riches bourgeois des Flandre, les courtiers et les marchands parlant les langues les plus diverses.

Cependant, malgré le caractère purement local que ces marchés ont pris depuis longtemps, ils n'ont fait que perpétuer des institutions commerciales très anciennes. Les marchés hebdomadaires, les foires communales, les marchés de chevaux tombent encore au même jour qu'il y a quatre siècles, et prêtent à nos places publiques une animation momentanée.

Des marchands et des boutiquiers des environs ont couvert tout le champ de la place de leurs baraques et de leurs tréteaux ; les paysans endimanchés, venus tôt le matin en cabriolet, font les paysannes de la semaine, vendent les produits de leurs champs et de leurs élevages et retrouvent qui un ami, qui un client. Bientôt les conversations s'animent en ce patois west-flamand, si délicieux dans sa rudesse archaïque et qui n'a pas changé beaucoup plus au cours des âges que les monuments qui nous entourent.

Et cependant, ces champs de foire, dominés encore par leurs fiers beffrois, ont vu se dérouler tous les épisodes de la vie mouvementée de nos antiques cités : joyeuses entrées de nos princes, rassemblements de communions partant en guerre, exécutions capitales, émeutes et soumissions, toutes ces manifestations de la vie collective ont eu ces lieux pour théâtre. De quel côté que nous nous tournions, tous les édifices ont gardé l'empreinte de ces jours de gloire ou de deuil. Le beffroi de Bruges, avec sa lanterne octogonale surmontée d'une couronne de pierre ; le petit beffroi de Courtrai, isolé comme un tampanile ; le beffroi espagnol de Furnes, centres aujourd'hui désertés de la vie communale, symbolisent encore dans leurs lignes sévères la poussée ardente du peuple vers l'affranchissement. Leurs carillons, tantôt graves et sombres, tantôt légers et aériens, secouent d'heure en heure la torpeur séculaire de nos villes et semblent un éternel rappel du passé. Aux jours de fête, la main du carillonneur fait résonner son clavier d'airain de vieilles mélodies populaires, qui égaient les places fourmillantes et dont l'écho vient mourir dans les quartiers solitaires de la ville.

\*\*\*

Si nos ancêtres étaient fiers de la puissance et du prestige de leurs communes, ils n'oubliaient pas qu'ils les devaient au commerce et à l'industrie. N'ont-ils pas voulu associer ces deux idées d'une manière tangible en construisant les halles, théâtre de leurs transactions commerciales, au pied même du beffroi, symbole de leur indépendance. Les halles d'Ypres — puissantes elles renaître un jour de leurs cendres — fournissaient l'exemple le plus suggestif de ces constructions tentaculaires.

Elles s'étendaient sur toute la longueur de la grand'place, encadrant des deux côtés la masse carrée du beffroi, leur façade imposante présentait une succession régulière d'arcades conques dans une gothique solide et sobre ; aux angles, d'élégantes tourelles en encorbellement rompaient heureusement la sévérité de ce monument où la ligne horizontale tendait à dominer.

A l'intérieur, des salles, amples comme des nefs d'églises couvertes de voûtes ogivales ou de charpentes prodigieuses se succédaient sur deux étages.

Nous restons éblouis devant ces conceptions grandioses qu'osaient

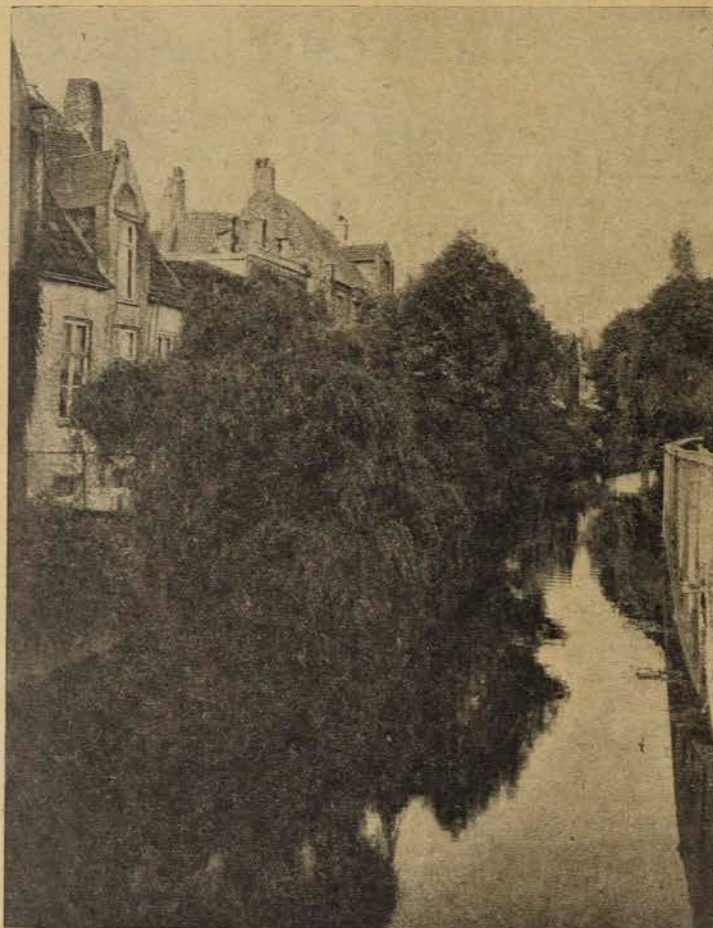
(1) Voir la *Revue* du 24 août 1928.

Grand Pèlerinage à Lourdes

avec visites de

PARIS, BORDEAUX, PAU, BIARRITZ, CAUTERETZ, GAVARNIE et LISTIEUX  
DÉPART : 11 Septembre 1928.

S'adresser aux PÈLERINAGES EDGARD DUMOULIN, 147, BOULEVARD ADOLPHE MAX, 147, BRUXELLES



BRUGES. — Quai des Pelletiers.

réaliser par leurs seuls moyens, les bourgeois de nos villes, poussés par une confiance presque téméraire en leur prospérité et en leur avenir. « Ils portaient en eux la foi robuste des apôtres, ces communiers superbes, qui élevaient à leur idole humaine une demeure telle qu'on n'en édifie que pour Dieu, sans se douter qu'une heure arriverait où, dépossédé de l'esprit dont ils l'avaient animé, ce palais populaire deviendrait pour les générations futures une simple curiosité d'art, aux significations graduellement obscurcies. »

C. LEMONNIER.

Nos beffrois et nos halles expriment avant tout la puissance presque irrésistible des communes; nos hôtels de ville par contre nous offrent le plus souvent des modèles d'élégance aristocratique et raffinée : hôtel de ville somptueux de Bruges, vraie chasse ciselée dans la pierre; hôtel de ville plus rustique de Damme, hôtels de ville de tant de cités endormies, tous ils reflètent cette même sécurité dans la richesse, ce même désir d'incarner l'idéal de la cité dans un chef-d'œuvre où l'architecte, le sculpteur et le peintre rivalisaient d'habileté et de perfection.

De même que les communes possédaient leur bâtiment central, les associations commerçantes ou industrielles, les corps de métiers, les hanses et les nations étrangères avaient parsemé la ville de leurs hôtels et de leurs comptoirs semblables à des palais; leurs murs et leurs pignons à double escalier étaient minutieusement décorés de festons et de guipures de briques et prélaudaient à cet art des façades qui devait se perpétuer jusqu'à nos jours.

Nos villes flamandes regorgeaient des monuments civils les plus variés, mais nous ne pourrions les concevoir sans leur auréole d'églises et de chapelles.

Depuis les temps lointains de la conversion des Francs, la religion a pénétré si profondément tous les coins du pays, toutes les classes de la société, que les moindres manifestations de la vie portent, plus qu'ailleurs, l'empreinte de cet esprit de foi.

Au bourg de Bruges, à côté du château comtal, du palais du Franc et de l'hôtel de ville, un antique sanctuaire, la collégiale de Saint-Donat, occupait la place d'honneur. Reconstituée probablement par Baudouin Bras de Fer à l'emplacement d'une église plus ancienne, elle fut comblée par la munificence de nos princes et se trouva associée à tous les événements de la dévote cité. N'est-ce pas dans ses murs que fut assassiné lâchement notre pieux comte Charles le Bon? Beaucoup de personnages illustres y furent ensevelis, et un modeste monument marque encore l'endroit où reposait notre grand peintre Jean Van Eyck. La cathédrale périt aux jours sombres de la Révolution, et maintenant un linceul de vieux marronniers recouvre cette place qui fut le centre religieux du pays.

Mais le petit bourg comtal renfermait encore d'autres sanctuaires. La chapelle romane de Saint-Basile, qui a gardé toute son intimité archaïque, sert de support à la fantaisie basilique du Saint Sang; dans cet écrin de pierre se conserve le palladium de la cité, la relique du sang de Notre-Seigneur, rapportée de Palestine par Thierry d'Alsace à son retour de la deuxième Croisade. Depuis des siècles, la piété vivace de nos populations se manifeste annuellement dans une procession splendide et bariolée, où se succèdent les délégations des paroisses, et où des groupes naïvement historiques nous font assister aux scènes de l'ancien et du nouveau Testament. A la suite du cortège, l'insigne relique est portée en grande pompe par l'évêque escorté de la noble confrérie, gardienne du Saint Sang. C'est un moment émouvant entre tous que celui où la foule, massée sur le Bourg, s'incline sous la bénédiction que notre pasteur répand sur le pays avec le sang du Sauveur.

Bruges n'est d'ailleurs pas la seule ville qui se glorifie de ces institutions traditionnelles.

Autant la procession du Saint Sang dégage une atmosphère de fête et de joie, autant la procession de Furnes nous étreint par son caractère d'austérité. La petite ville revit aux derniers jours de juillet, mais seulement pour nous offrir un spectacle de pénitence : un long défilé d'images simples et frustes qui évoquent les scènes de la Passion alterne avec les groupes symboliques des misères et des souffrances humaines; et, pour finir, l'impressionnante théorie des pénitents, pieds nus et cachés sous une sombre cagoule de bure, s'avance péniblement, courbée sous le poids des lourdes croix de bois; celles-ci traînent sur les pavés avec un bruit sourd qui remue jusqu'au fond de l'âme.

En ces journées de procession et de pèlerinage se manifeste de la manière la plus frappante tout l'enthousiasme de la foi profonde qui a résisté aux courants de scepticisme venus du dehors.

Le voyageur qui traverse Bruges demeure stupéfait du nombre d'églises, de chapelles et de couvents qui s'élèvent de tous côtés. C'est l'église Notre-Dame, dont l'imposante flèche en briques surpasse même l'altier beffroi. A quelques pas de là, l'immense cathédrale Saint-Sauveur, si ancienne qu'elle paraît s'être enfoncée au milieu des rues avoisinantes, étend ses hautes nefs au-dessus du cœur de la cité.

D'autres sont de modestes paroisses, de toutes petites chapelles,

érigées grâce à la générosité d'un riche seigneur, comme cette délicieuse chapelle de Jérusalem à la silhouette orientale, édiflée au XV<sup>e</sup> siècle par messires Pierre et Jacques Adorne sur le plan de l'église du Saint-Sépulcre.

Ces sanctuaires sont bien variés de style et d'époque : la tradition attribue la fondation de certains d'entre eux aux premiers apôtres de nos régions. Mais, dans leur état actuel, ils ne datent généralement que du XIV<sup>e</sup> ou du XV<sup>e</sup> siècle. De plus, chaque siècle y a mis son empreinte; une génération après l'autre est venue ajouter quelque nouveau détail : de minuscules chapelles s'insinuent entre les contreforts des cathédrales; des monuments funéraires encomrent les bas-côtés; une décoration de style renaissance est adaptée sur un fond gothique. Dans leur aspect composite elles nous apparaissent comme de vénérables reliquaires remontant à une antiquité immémoriale, et qui se sont chargées, au cours des âges, de pierreries et de brillants nouveaux.

Entrez vers l'heure des vêpres dans une de ces chapelles perdues dans un quartier silencieux de la ville. Vous verrez devant la veillesse du sanctuaire quelques vieilles femmes en mante noir éparpillées par-ci par-là dans les nefs ou blotties derrière un pilier : elles sont absorbées dans leur contemplation ou égrenent à mi-voix d'interminables chapelets.

Ce sont « les pauvres gens de blajarites ruelles,  
Barrail de croix, avec leurs bras tendus,  
L'ombre noire qui dort dans les chapelles. »

(VERHAEREN.)

N'éprouve-t-on pas l'impression que ces braves vieilles sont plus rapprochées de Dieu et de ses saints dans le cadre recueilli de nos villes, d'autant plus ouvertes au Ciel qu'elles sont plus mortes au monde?

Dans ce dédale de ruelles tortueuses et populaires, chaque carrefour est protégé par une statue de la Vierge, chef-d'œuvre ignoré d'un artiste d'antan ou pauvre production de l'imagerie populaire. Du fond de sa niche elle envoie sa bénédiction au passant, et, le soir, les habitants du quartier font brûler un lumignon devant elle.

Parmi les façades branlantes, une petite porte basse et cintrée, surmontée elle aussi d'une statue de saint, se distingue par une simple inscription : « Godshuis », c'est-à-dire « maison-Dieu ».

Franchissez-en le seuil et vous vous sentirez transporté de plusieurs siècles en arrière. Autour d'une pelouse plantée de poiriers s'alignent sur quatre côtés de minuscules maisons à pignons, propres et garnies de fleurs. Parfois une petite vieille, toute courbée par les ans, vient voir quel est l'intrus qui a pénétré dans cette retraite du silence.

Les maisons-Dieu sont des institutions charitables bien caractéristiques de ces villes mortes, si accueillantes pour tout ce qui appartient au passé; elles abritent dans leurs murs des vieillards sans ressources et que leur âge empêche de travailler. Aux siècles de foi, ces hospices furent créés dans un bel esprit de charité par de puissantes familles qui ont souvent attaché leur nom à la fondation.

Il en est pour petits vieux, pour petites vieilles, pour vieux ménages, qui viennent y finir leurs jours dans la tranquillité. Un général qui guerroya dans nos provinces fonda même une maison-Dieu pour anciens militaires; et Marie-Thérèse transforma l'antique abbaye de Messines en un institut destiné à recueillir et à élever les filles de ses officiers et bas officiers.

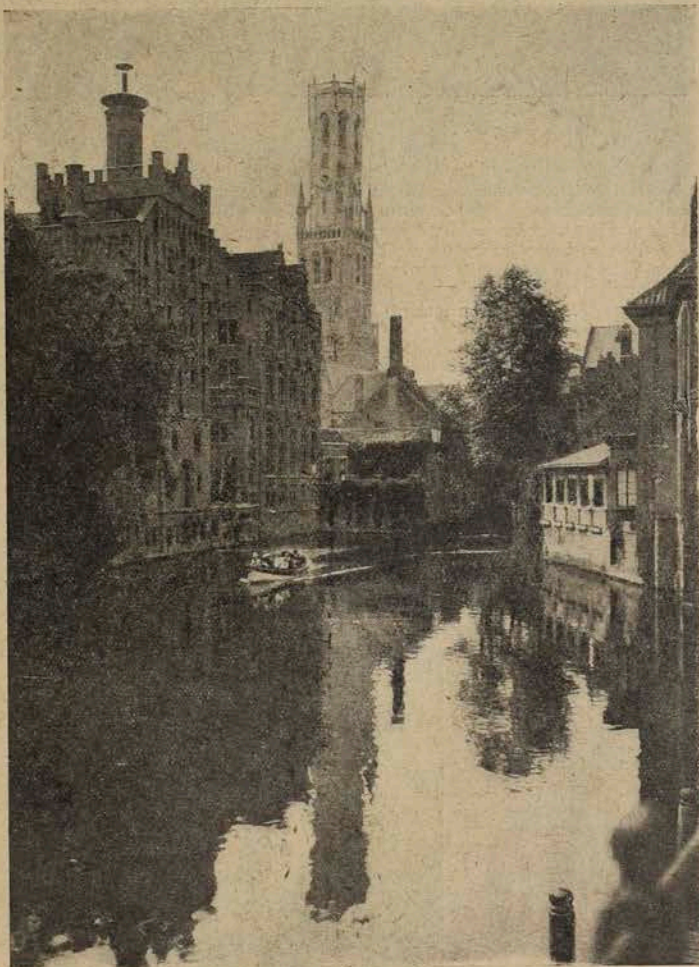
Les maisons-Dieu ont une vie autonome : les petits vieilles obéissent à une régente ou à un prévôt, et, à certains moments de la journée, elles se rassemblent pour prier dans la chapelle qui se dresse au fond de la cour. Le reste du temps elles vaquent aux menus soins du ménage, et, quand

il fait beau, elles s'asseyent sur le pas de leur porte devant leur carreau à dentelles, tout en papotant d'une maison à l'autre : braves gens qui attendent paisiblement que Dieu les rappelle dans son paradis après la vie simple et honnête qu'ils ont menée ici-bas.

La même atmosphère de calme séculaire s'exhale de nos béguinages. Leur fondation remonte à l'époque des Croisades et leur organisation reflète la mentalité mystique de cette époque. Des veuves et des personnes pieuses qui, sans s'astreindre à toute la rigueur de la vie monastique, désiraient s'éloigner du monde pour s'adonner plus complètement à la prière et aux œuvres pies, trouvaient dans ces « enclos » une retraite idéale. Elles y avaient chacune leur maison et s'y faisaient accompagner d'une servante. En dehors des heures d'office elles pouvaient disposer librement de leur temps pour soulager les misères de leur prochain.

Le béguinage de la Vigne, à Bruges, fut créé en 1242 par Marguerite de Constantinople, sous la bienveillante protection des Dominicains. Dans la charte de fondation la comtesse déclare prendre sous sa protection les jeunes filles qui quittent le monde pour y mener une vie de sainteté.

Jusqu'au siècle dernier ce béguinage jouissait d'une vogue extraordinaire et constituait une petite cité dans la cité. Mais son



BRUGES. — Quai du rosaire.

\*\*\*\*



Ferme à Meulebeke.

beau temps est passé : bientôt il n'en subsistera plus que le cadre féérique. Comme une forteresse, il est entouré d'un canal d'enceinte qu'on franchit sur un pont aux arches gracieuses. Il groupe ses maisonnettes blanches autour d'une vaste pelouse, naguère ombragée d'ormes imposants. Près de l'entrée se dresse l'église, qui domine les habitations de la petite paroisse; mais les vastes stalles qui garnissent le chœur sont à peu près désertes actuellement. Ce fameux « béguinage princier » qui produit encore une telle impression de mystère sur le visiteur, ne sera bientôt plus qu'un simple hospice pour vieilles femmes.

Le pittoresque béguinage de Dixmude a disparu sans espoir, mais le béguinage de Courtrai a gardé dans toute sa pureté l'aspect qu'il devait avoir au XVIII<sup>e</sup> siècle. Au pied de l'église Notre-Dame, il étend son enchevêtrement de places et de ruelles tortueuses, se terminant en cul-de-sac ou aboutissant à de petites chapelles. Les maisons des béguines, ressemblant à des jouets, tant elles sont mignonnes et proprettes, sont précédées d'un jardinet entouré d'un mur bas; sur la porte est inscrit le nom du saint protecteur. A l'heure des offices, les béguines à coiffe blanche se hasardent hors de chez elles et se dirigent d'un air recueilli vers la chapelle conventuelle.

Ne remarque-t-on pas que les peuples qui ont derrière eux de longs siècles de gloire, se laissent facilement bercer par cette splendeur évanouie, alors même qu'ils en sont déçus depuis longtemps?

Les habitants de nos cités crépusculaires ont perdu le prestige commercial et artistique que leurs ancêtres s'étaient acquis pendant le moyen âge, aux yeux des nations d'Occident. Et cependant, maintenant encore, ils gardent précieusement le dépôt de ces anciens titres de noblesse qui attesteront à toutes les générations leurs illustres origines.

Dans les vieilles villes de Flandre, les chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture et d'orfèvrerie nous émeuvent d'autant plus que nous les retrouvons dans le cadre qui les a vus naître, et qu'ils sont restés attachés aux monuments auxquels ils étaient primitivement destinés.

Certes, notre malheureux pays, ouvert aux invasions et situé au carrefour des nations, a souffert plus qu'aucun autre des destructions et des pillages; et, quand même une paix momentanée ramenait une tranquillité relative, la Flandre appauvrie fut trop souvent exploitée par les amateurs étrangers comme une terre conquise.



Ferme des Flandres. Environs de Thielt (Denterghem)



Néanmoins, nos villes et villages recèlent encore assez de trésors artistiques pour rivaliser avec les musées les plus riches. Dans cet écrin à joyaux qu'est Bruges, chaque église, chaque couvent, chaque hôtel de gilde contient ses van Eyck, ses Memling, ses Bourbus, ses van Oost. A côté d'anciens retables et de dévotieuses Madones, vous y découvrez des séries de portraits qui immortalisent, dans tout leur réalisme, les traits de donateurs, de prévôts de confrérie, de supérieurs de couvents, de graves patriciens, qui ont joué chacun un rôle dans nos institutions locales.

Dans les couvents surtout les siècles ont daigné respecter ces legs des temps anciens.

En même temps que la mentalité primitive se maintenait intacte dans l'intimité des cloîtres, les objets eux-mêmes n'y ont changé ni de forme ni de place : les solides boiseries aux moulures gothiques, les

vieilles charpentes rehaussées de sculptures naïves ont vu passer mainte génération, et les uniformes archaïques des religieuses ne diffèrent en rien de ceux qui apparaissent sur les antiques tableaux qui décorent les murs.

N'éprouve-t-on pas une jouissance toujours nouvelle à pénétrer dans l'hôpital Saint-Jean par le vieux porche roman, à parcourir sa chapelle, sa large salle de malades, son cloître lumineux ? Mais surtout n'aime-t-on pas à retrouver dans leur élément les panneaux immortels où Memling traça les épisodes de la vie des saints que l'on honore en ces lieux, ou les traits des religieuses qui, au XV<sup>e</sup> siècle, consacrèrent leur vie à soigner les malades, comme leurs continatrices le font encore à l'heure actuelle ?

Au mépris des innovations modernes, les gens et les choses ont gardé dans la retraite des couvents cette allure médiévale qui leur prête ce charme et cette poésie.

L'impression générale qu'emportera celui qui a parcouru les villes et les villages de West-Flandre est un sentiment d'harmonie : tous les éléments du tableau s'inspirent des mêmes traditions, reflètent les mêmes aspirations qui sont nées et se sont développées en même temps que la race flamande.

Habitée depuis ses débuts au labeur et à la lutte sans relâche, elle a vu ses efforts couronnés par le développement des communes, par l'essor prodigieux du commerce et de l'industrie. Ainsi s'est formée cette tradition de travail qui s'est perpétuée à travers les âges et qui vaut encore à nos ouvriers une réputation exceptionnelle de résistance et d'énergie.

La Flandre n'a jamais oublié ce qu'elle devait à ses bienfaiteurs de tous les temps. Ses monuments et ses institutions proclament hautement son attachement à ses traditions religieuses et civiques. A la suite de circonstances malheureuses, nos cités ont pu perdre leur hégémonie commerciale ; les guerres ont pu les éprouver et les jeter dans le dénuement ; les luttes religieuses ont pu mettre leurs croyances en danger. De toutes ces épreuves, la Flandre est sortie semblable à elle-même : elle a perdu quelques-unes de ses illusions de splendeur, mais n'en est pas moins restée fidèle à son génie. Elle a gardé surtout ce qui lui tenait le plus à cœur : la foi de ses ancêtres. Ses églises se dressent toujours aussi nombreuses et ennoblies par le prestige des siècles qu'elles ont bravés.



COURTRAI. — Les Broeltorens.

Comme le disait Camille Lemonnier, la Flandre a un double aspect : on peut la considérer comme le pays d'élection du passé : vivant de ses souvenirs et de ses traditions. Mais la Flandre regarde aussi vers l'avenir.

*Le rêve ancien est mort et le nouveau se forge.*

(VERHAEREN).

La guerre mondiale a éprouvé notre petit coin de pays plus rudement qu'aucune des guerres anciennes, répandant partout la mort et la dévastation. Des villes entières furent détruites avec tous les trésors qu'elles contenaient et leurs habitants furent obligés de fuir sous la mitraille. Il semblait que la vie dût se retirer à tout jamais de ces régions condamnées. Et cependant, il restait de telles réserves d'énergie dans ces populations que la province, transformée en un immense champ de bataille, devait se relever dès le lendemain du cataclysme. Les petites villes de l'Yser renaissent, comme si elles avaient été touchées par le doigt d'une fée, et leurs monuments reconstruits leur rendent un peu de leur fraîcheur médiévale. Les populations rurales se remettent avec ardeur au défrichement de la plaine, bouleversée pendant quatre ans par les bombardements. De toutes parts nos clochers et nos églises renaissent de leurs cendres.

Enfin, l'industrie, déjà si prospère avant la guerre, est appelée à un nouveau développement. Roulers et Courtrai, villes naguère modestes, voient leur population s'accroître d'une manière impressionnante, et les usines s'étendent rapidement autour des centres urbains.

La mer, elle aussi, ouvre à l'expansion commerciale de vastes horizons. Depuis trop longtemps, la West-Flandre a négligé cette vie maritime qui peut contribuer si puissamment à la renaissance de son commerce et assurer à son industrie des débouchés nouveaux.

Puisse notre port de Zeebrugge renouer quelque jour avec les traditions d'un passé à jamais glorieux !

BAUDOUIN VAN DE WALLE.

## Lettre 7 au R. P. Martial Lekeux, de l'Ordre des Frères Mineurs

MON CHER ET RÉVÉREND PÈRE,

*Kamarad! Kamarad! Kamarad!*

Je lève les deux bras vers le ciel... Et si j'avais quatre bras, soyez assuré que je les lèverais tous les quatre...

Je me rends à merci. Je capitule. Je ne demande rien, rien, pas même les honneurs de la guerre...

Je ne demande pas la vie sauve... A quoi cela servirait-il?... Un homme sous de l'artillerie lourde!... Que peut-il devenir? Je suis de la poussière, et de la poussière de poussière... Pour mieux dire, je n'existe plus... Si mon âme n'était immortelle, je serais dans le néant...

J'ai essayé de compter les coups... Et c'était des 420!... M. Olier, saint Thomas d'Aquin, le pseudo-Denys, le cardinal Mercier, le cardinal Gibbons, l'auteur de l'*Imitation*, le Concile de Trente, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Jean Chrysostome, saint Ambroise, Albert le Grand, le chanoine Halflants...

Permettez-moi d'ouvrir ici une parenthèse et d'adresser à mon cher ami M. le chanoine Halflants mes plus respectueuses félicitations... Il pourra murmurer les vers de Dante, au chant IV de l'*Enfer*:

*E più d'onore ancora assai mi fenno,  
Ch'essi mi fecer della loro schiera...*

Que d'obus, mon Père, que d'obus! Quel gaspillage de munitions!

Car, enfin, qu'y avait-il sous vos rafales? Une porte ouverte à enfoncer!

J'avais écrit :

« Bien que je ne sois pas grand clerc en pareille matière et que je redoute toujours de me couvrir de ridicule en donnant mon avis sur des questions qui échappent à ma compétence, je suis persuadé que le P. Martial a tout à fait raison en affirmant qu'un curé doit être un saint... Mais je découvre, en faveur de l'abbé Pecquet, tant de circonstances atténuantes que je ne réussis pas à lui donner complètement tort... »

Vous êtes obligé de le reconnaître! Et vous vous tirez d'affaire en affirmant que je voulais dire ce que je n'avais pas dit!

Le procès de tendance dans toute son horreur, mon cher et Révérend Père! Après quoi vous avez l'audace de m'accuser de manœuvrer comme un avocat!

Et, non content de m'avoir pulvérisé, vous me menacez encore des pires châtements : toutes les cloîtrées, toutes les colettines, toutes les récollectines, toutes les bénédictines, toutes les carmélites, toutes les adoratrices, toutes les clarisses de Belgique, de France, et même de Navarre, — vous avez oublié la Navarre, — vont, à votre voix, tomber à genoux pour demander que le ciel me foudroie...

Quand je songe que c'est au nom de la charité franciscaine que vous allez ordonner de telles prières! Saint François, que de crimes on commet en ton nom!

Et maintenant vous pensez bien que je ne vais pas m'amuser à reprendre le fond du débat, le fond d'un débat... inexistant : puisque nous sommes d'accord! Je sens d'ailleurs, obscurément, que vous me tenez encore en réserve une ou deux douzaines de théologiens prêts à marcher à votre appel, prêts à marcher à

votre appel contre moi, « qui ne suis guère fort en théologie, » comme je suis obligé de l'avouer, sans que cela me coûte d'ailleurs aucun effort d'humilité.

Si j'avais été versé dans cette science, j'aurais peut-être essayé de chercher, moi aussi, des munitions; je me serais demandé s'il n'y avait pas des voix dissidentes: car il me semble qu'à toutes les questions, tous les théologiens ne donnent pas toujours une réponse identique; j'ai entendu dire, par exemple, que sur un problème qui vous tient fort au cœur, celui des états mystiques, il existe quelque divergence entre la doctrine du R. P. Poulain et celle du R. P. Ludovic de Besse... Mais je n'ose pas insister. J'entends venir une nouvelle rafale...

Je voudrais uniquement analyser mon crime. Ne serait-ce pas une trop grande indulgence, et rien de plus?

Quand un prêtre est un bon prêtre, à la Pecquet; quand il fait son salut, autant que nous pouvons en juger; quand il remplit les églises, à l'heure du sermon où les autres les vident; quand il met, pour tout dire d'un mot, au service de Dieu un certain nombre de qualités que l'on rencontre plus souvent au service du diable, il ne me vient pas à l'esprit de ratiociner sur son degré de sainteté, que je connais assez mal; je me contente de l'applaudir sans aucune arrière-pensée. Et je me dis, en toute simplicité d'esprit : « Si tout de même, chacune de nos paroisses en avait un pareil! »

Mais l'abbé Pecquet aime trop le tabac! Mais l'abbé Pecquet déguste avec trop de concupiscence un verre de bon vin! Mais l'abbé Pecquet consacre à la pêche ou à la chasse un temps qui serait mieux employé à l'oraison! Mais l'abbé Pecquet n'apporte pas une assez grande ardeur à extirper de son âme quelques imperfections, « à y implanter les bonnes habitudes des vertus », comme disent les traités de théologie mystique!...

Eh bien! il a tort! J'en conviens mille fois! Il a tort; mais, parce que j'ai l'esprit mal fait, je ne m'en aperçois pas. Je ne vois que ses qualités et les résultats obtenus. Le reste, je n'y songe point!

Alors, quand je découvre qu'à la fin de votre préface vous tombez à bras raccourcis sur ce pauvre abbé, que vous voulez lui arracher sa tabatière symbolique, que vous lui reprochez de s'être arrêté à mi-côte des collines de Dieu, je sens mon âme tressaillir de sentiments tout franciscains, — pardon! pardon! je veux dire de sentiments que j'imagine être franciscains, — et je vole au secours des faibles et des opprimés...

La réponse ne se fait pas attendre : une douzaine de 420! Les pères, les docteurs, les théologiens, les critiques littéraires, etc., etc. Et, si cela ne suffit pas, toutes les cloîtrées, toutes les colettines, toutes les bénédictines... à la rescousse! Pas de quartier! Sus aux médiocres! Sus aux apologistes des médiocres!

J'ignore ce que fera l'abbé Pecquet, — dans l'hypothèse où il ne serait point mort, — sous ce feu... d'enfer. Mais pour moi je n'hésite pas : tout est perdu, surtout l'honneur!

Mon cher et Révérend Père, n'oublions pas que nous ne faisons l'un et l'autre cet effroyable vacarme que pour bien montrer que nous n'avions aucune raison sérieuse de le faire : nous prononçons les mêmes paroles; nous leur donnons le même sens; mais nous ne mettons pas l'accent tout à fait à la même place... Beaucoup de bruit pour rien! Je reconnais d'ailleurs que c'est moi qui ai tiré le premier : *mea culpa!* J'ai tiré le premier... avec ma petite carabine Flobert; je ne l'avais même pas chargée à balle, mais à cendrée. Du coup « j'ai rallumé inconsidérément, sous vos tempes grisonnantes, l'enthousiasme des batailles! » Les plus gros calibres ont vomi de l'acier...

Votre principe est le mien : un prêtre doit être un saint. Qu'est-ce qui semble donc nous diviser? Ceci seulement que nous ne regardons pas tout à fait au même endroit. L'abbé Pecquet s'est arrêté

à mi-côte des collines de Dieu : vos yeux ne quittent point le chemin à parcourir pour atteindre le sommet; les miens sont rivés sur le beau chemin parcouru. Maître austère, vous le blâmez : « Debout, paresseux, à la cime! » Spectateur indulgent, je le félicite : « Quelle magnifique ascension, déjà réalisée! »

Vous vous placez à votre point de vue de prêtre, de Franciscain, de théologien; les moindres faiblesses vous frappent, parce que vous êtes habitué à méditer sur la perfection et les voies qui y conduisent. Je ne suis qu'un pauvre diable de laïc, jeté dans la bagarre d'un monde qui trop souvent me semble abject parce que les valeurs spirituelles y sont de plus en plus méconnues. Et quand je rencontre un abbé Pecquet, je suis si heureux de me découvrir un compagnon de lutte de cette envergure que ses défauts disparaissent dans le rayonnement de la joie, et que, si on l'attaque, je me sens pousser des griffes pour le défendre... je charge ma petite carabine : prenez la métaphore qu'il vous plaira!

Voilà tout, mon cher et Révérend Père! Je vous défie de trouver une autre cause à notre bataille à armes inégales : « Flobert » contre artillerie de siège...

La perspective n'est pas la même : vous planez et regardez d'en-haut; je patauge et regarde d'en-bas...

Sérieusement, fallait-il déranger, pour si peu, le Concile de Trente et M. le chanoine Hallfants?

Il vous sera ordonné de dire votre coup de : « Moi, frère Martial, j'ai péché contre l'humilité franciscaine en faisant montre inutilement de mes connaissances théologiques; j'ai péché contre la charité franciscaine en accablant inutilement les faibles; j'ai péché contre la science de l'artilleur en déversant inutilement des munitions sur un objectif... inexistant; comparé à moi, frère Martial, le curé Pecquet est un saint; je demande pardon à mon frère Omer; je demande pardon à mon frère Paul; je demande pardon à mon frère Alexandre... »

Et moi, mon cher Révérend Père, je vous pardonnerai tout de suite de m'avoir pulvérisé, à la condition que vous me cherchiez une autre boîte en guise de cendrier, une autre boîte que je puisse brûler dans votre cellule, le jour où j'aurai le plaisir d'y aller continuer de vive voix ce grave débat et vous redire toute ma franciscaine affection.

ALEXANDRE MASSERON.

## Léopold I<sup>er</sup>, Metternich et la question d'Orient en 1840<sup>(1)</sup>

Léopold I<sup>er</sup> au prince de Metternich.

Laeken, 5 novembre 1840.

Comme j'attache une importance extraordinaire au moment actuel, Votre Altesse me pardonnera volontiers de lui écrire encore une fois. Je suis persuadé que le ministère français est composé des meilleurs éléments que la France possède (1); ne pas en profiter pour résoudre les questions actuelles, le renverser peut-être par manque d'égards, serait une faute qui pourrait coûter cher à l'Europe.

Bien que vous soyez particulièrement bien informé de toutes les situations, il ne sera peut-être pas sans intérêt pour vous d'apprendre par moi quelque chose sur l'Angleterre, d'où j'ai reçu des nouvelles toutes fraîches. Le Cabinet est unanime à reconnaître la nécessité du

maintien de la paix, il est de même unanime pour reconnaître qu'il faut renforcer le Roi et le ministère Soult-Guizot. La majorité avec lord Melbourne, qui considère la situation en France comme excessivement dangereuse, est disposée à faire d'importantes concessions; Palmerston y est opposé, il déclare que la situation en France est sans danger (2), qu'il ne faut faire que des concessions peu importantes, gagner du temps et conquérir toute la Syrie. La majorité du Cabinet désapprouve cette manière de voir, mais chaque fois qu'elle veut obtenir quelque chose de déterminé, Palmerston menace de sa démission, ou, comme on dit en Angleterre, de son abdication, parce qu'il règne dans son département comme un autocrate. Or, comme Palmerston laisse la main entièrement libre à ce demi-fou de lord Ponsonby, vous pouvez vous attendre un de ces beaux matins au bombardement d'Alexandrie ou à quelque chose de ce genre. On affirme à Londres que Votre Altesse partage l'opinion que Méhémet Ali est complètement ruiné politiquement. Je crois qu'il serait fort regrettable, au point de vue de l'intérêt de l'Europe, de précipiter sans nécessité l'Égypte, avec laquelle la Belgique même fait du commerce, dans l'anarchie et dans la misère et, par ce fait, de la rayer de nouveau de la carte. Je crois, en outre, que l'on ne pourra pas trouver un ministère français qui puisse assister tranquillement à un bombardement d'Alexandrie. Du moins Guizot m'a-t-il dit à Londres, au mois d'août, que, pour sa part, il ne le pourrait pas. En conséquence, le ministère actuel interviendra ou il se retirera. S'il se retire, Votre Altesse peut s'imaginer aisément qui lui succédera. Dans un cas pareil on empêchera le Roi de poursuivre des manœuvres de paix et, peut-être, si personne ne lui tient aucun compte de ses sacrifices, — il ne risque vraiment que sa vie et peut-être sa couronne — en viendra-t-il tout seul à l'idée qu'il vaudrait mieux laisser les choses suivre leur cours.

Je prêche sans doute quelque peu dans le désert, et suis enclin, par conséquent, à contrarier peu à peu, mais il me semble pourtant que le moment actuel et d'une façon générale le mois de novembre, conviendrait pour ressaisir le traité et que ce serait vraisemblablement la dernière occasion. Le baron Bülow (2) avait à ce sujet une idée qui me paraît à peu près la seule pratique dans cette malheureuse confusion, il croyait que l'on devrait mettre fin au traité, chose qui serait facilitée par le succès inattendu (3). Le moyen le plus rapide serait une convention stipulant que l'état des possessions d'un certain jour, au jour de la signature à Londres, servirait de base à l'état des possessions des parties en Afrique. Comme lord Melbourne et aussi Bülow étaient désireux de savoir ce que l'on pensait de l'affaire à Paris, j'ai prié le Roi de sonder Soult et Guizot; tous deux étaient satisfaits de la proposition et se déclarèrent disposés à adhérer promptement à un arrangement de ce genre.

Il ne sera vraisemblablement pas possible à Votre Altesse de recevoir des nouvelles essentielles de Londres à ce sujet avant le 12 ou le 16 de ce mois; et la réponse de Vienne ne pourra guère arriver à Londres avant la fin de ce mois; je vous conjure cependant de vous entendre avec le gouvernement prussien et de prendre à Londres une sérieuse attitude de médiateur (4). Car l'Autriche et la Prusse sont les deux Puissances qui devront supporter directement les conséquences de la politique de Palmerston. Il ne faut pas espérer de l'Angleterre une aide autre qu'une guerre navale; dès maintenant, il n'est nullement question d'une aide financière. Bientôt ces États actuellement heureux et prospères dépendront donc principalement des idées changeantes de lord Ponsonby, s'ils ne s'empressent pas de faire aboutir eux-mêmes à Londres, avant la fin de novembre ou les premiers jours de décembre, un arrangement conforme à leurs propres intérêts et à leur volonté. En Angleterre, ils seront d'ailleurs soutenus de toutes les manières par le public, et ils trouveront dans la majorité du cabinet anglais des alliés empressés qui se demandent toujours ce qu'ils doivent faire, et qui rendraient grâce à Dieu si les ministres d'Autriche et de Prusse voulaient le leur dire. Il ne faut pas croire que le Cabinet anglais est disposé, depuis le changement de ministère en France, à se laisser diriger exclusivement par Palmerston. Lord Melbourne m'a écrit le 30 octobre que les ministres ne supporteront pas plus longtemps l'entêtement de Palmerston (5).

(1) D'après Palmerston « il n'y avait d'autre agitation en France que celle qui avait été artificiellement fabriquée par le ministère et ses organes, les journaux ». Il en concluait que Louis-Philippe n'oserait pas faire la guerre. Cf. CHARLETY, *La monarchie de Juillet*, p. 173.

(2) Ministre de Prusse à Londres.

(3) La soumission de Méhémet Ali.

(4) L'Autriche adopta cette attitude.

(5) Ils obligèrent Palmerston à donner comme instruction à Ponsonby d'engager le Sultan à laisser à Méhémet-Ali l'Égypte à titre héréditaire et lui firent communiqner ces instructions au gouvernement français.

(1) Voir la *Revue* des 10 et 24 août 1928.

(2) Louis-Philippe venait de remplacer le Cabinet que présidait Thiers par un autre que dirigeait Guizot.

Maintenant Palmerston met la Russie en avant et déclare qu'elle veut achever à elle seule l'exécution du traité; cela est possible, mais cela me paraît difficile; j'avoue que je préférerais voir une petite bataille dans la Méditerranée entre les flottes russe et française plutôt qu'une guerre en Italie ou sur le Rhin.

Nous autres, en Europe occidentale, nous avons déjà goûté des fruits très amers de ce traité; nos pertes se comptent par un grand nombre de millions; et le pire c'est l'incertitude. Si l'on ne met pas maintenant un terme à cette situation, les suites seront tellement dangereuses que nous serons obligés de nous armer (1). Des émeutiers heureux en France nous attaqueraient certainement. Tout est très tranquille ici. Votre Altesse tient le sort de l'Europe dans ses mains; il s'agit de vouloir; étant donné l'opinion de la Prusse vous pouvez, avec cet Etat, obtenir à Londres ce que vous voulez; et comme le danger vous menace tous deux, on vous permettra peut-être d'avoir une opinion après lord Palmerston et lord Ponsonby. La politique de ces deux lords s'inspire en partie du point de vue purement anglais; mais elle est surtout guidée par des considérations personnelles, dont les principales sont le désir de se venger de différentes personnes et de faire exécuter leur volonté, quelles que puissent en être les conséquences.

Étant donné l'état malade de la société en Europe, où les communistes considèrent déjà la bourgeoisie comme quelque chose d'insupportable, ce serait vraiment une chose inouïe de déclencher, pour des raisons futiles, fût-ce même à raison de la modification du traité, une grande guerre qui deviendrait nécessairement une guerre d'opinions, bien qu'à l'origine elle soit dressée contre Méhémet. Je ne dis pas cela pour appuyer mes propositions, mais comme je connais l'Europe, une telle guerre pourrait en modifier et en détruire la fortune et l'organisation sociale tout entières.

Je vous prie de m'envoyer quelques paroles de consolation et d'agréer l'assurance de mon respect, cordial et fidèle et de mon attachement.

P. S. — Il serait très désirable, dans le but de se concilier aussi les conservateurs, et surtout Wellington et Peel, que le prince Esterhazy (2) pût se rendre bientôt en Angleterre; son intervention personnelle y exercerait une influence aristocratique, ce qui est très important en Angleterre. D'autre part, je dois faire l'éloge en tous points du baron Neumann.

Léopold I<sup>er</sup> à M. de Bülow, ambassadeur de Prusse à Londres.

Laeken, le 7 novembre 1840.

Voilà que Votre Excellence reçoit encore une lettre très pressante, mais j'apprends que Palmerston ou peut-être Ponsonby veulent continuer la guerre en Syrie pendant la mauvaise saison (3). J'espère que cela n'arrivera pas; c'est d'ailleurs une folie sans pareille. J'ai reçu hier une lettre de Guizot, et comme je me suis proposé de mettre tout mon espoir en vous, je prierai le prince Albert de vous communiquer la dite lettre. Ce n'est pas une lettre comme la diplomatie en écrit de nos jours pour qu'on puisse les lire, mais une lettre honnête et franche qui me plaît. Le général Willmar est revenu de Paris avant-hier. Il connaît beaucoup Duchatel, le nouveau ministre de l'Intérieur, que je connais très bien également et en qui j'ai une grande confiance. Duchatel a accepté l'appui venu de Londres comme une chose qui se comprend... puisqu'il faut naturellement admettre que l'on a affaire à Downing Street, et non à Bedlam; aussi en fait-il abstraction, mais ses soucis au sujet de l'anarchie des esprits étaient extraordinairement grands. Il dit n'avoir jamais vu chose pareille depuis 1830. Étant donné cette situation, Palmerston aurait donc l'intention de faire conquérir Saint-Jean d'Acre rapidement (4). Vu l'affaiblissement des forces de Méhémet-Ali et de la foi en ces forces, l'importance de Saint-Jean d'Acre est beaucoup moins grande qu'autrefois.

De plus, il n'est plus uniquement question maintenant de la Syrie et de lord Palmerston et de Ponsonby; mais il s'agit de savoir si nous avons l'intention de vivre tranquillement et raisonnablement en Europe ou de provoquer de grands bouleversements sociaux? Maintes gens se consolent en disant: La Providence choisit les hommes comme Palmerston pour amener de grandes crises. Quant à moi je suis d'avis

(1) Au grand déplaisir de la Prusse et non sans observations de l'Angleterre, la Belgique prit des mesures de précaution militaires.

(2) Ambassadeur d'Autriche à Londres.

(3) Le commodore Napier avait bombardé Beyrouth et toutes les villes des côtes de la Syrie s'étaient rendues à la flotte anglo-autrichienne. Napier menaçait également Alexandrie d'un bombardement le 27 novembre. Méhémet-Ali fit alors acte de soumission.

(4) Cinq jours avant la date de cette lettre, le 2 novembre, Saint-Jean d'Acre avait capitulé.

qu'il est du devoir des gens raisonnables, qui devront finalement payer les pots cassés, de rendre inoffensifs les instruments dangereux qu'ils ont mis dans la main des fous. J'ai écrit aujourd'hui une lettre très pressante à Melbourne, hier une au prince de Metternich, et aujourd'hui une à vous, chère Excellence. Dans toutes, mon refrain doit être: suis pénétré d'une manière tout à fait surprenante est celui-ci: On s'acharne depuis trois semaines et plus à Londres à pousser à l'exécution du traité. Si on poursuit son exécution, lui échappera complètement aux mains des Puissances. Palmerston lui-même n'a plus sous son contrôle que ce qu'il fait à Londres; mais il n'a plus la moindre autorité en Orient. S'il avait donc les meilleures intentions pour le moment, Ponsonby bombarde immédiatement Alexandrie. On objectera qu'il n'a pas reçu les pouvoirs nécessaires pour le faire; cela est bien égal à Ponsonby, il est habitué à faire ce qu'il veut, et il risque tout au plus de se faire rappeler. Nous, au contraire, nous risquons le renversement de Guizot, et qu'arrivera-t-il alors? et pourquoi, juste Ciel, sommes-nous donc devenus tous insensés?

Le seul moyen de rentrer en possession du traité est de signer à Londres un instrument simple et concis qui mette fin au traité ou le suspende; ce n'est qu'ainsi que les Puissances peuvent reprendre leur traité, et ce n'est qu'alors qu'elles pourront faire ce qu'elles jugeront raisonnable, quoi que ce soit d'ailleurs. Si on prend pour base l'uti possidetis de la fin du mois de novembre, Saint-Jean d'Arce sera pris vraisemblablement, si les démonstrations des Égyptiens sont réellement aussi grandes. Si la ville n'est pas prise à la fin de novembre, je crois qu'elle ne tombera pas de sitôt. A mon avis, on ne l'aura que par la trahison ou par la panique, à moins que l'on ouvre des tranchées, ce qui me paraît difficile pour les alliés. Afin d'arriver, pour l'amour de Dieu, à une fin ce mois-ci, disposez de moi de toutes les manières, tout ce qui sera en mon pouvoir je le ferai, et je m'efforcerai de vous communiquer tout ce qui pourra vous intéresser et tout ce qui pourrait être nécessaire pour vous éclairer sur la situation, même en dehors de l'atmosphère de Londres. Chère Excellence, votre main a signé, et aussi cet excellent traité; est pourquoi elle doit aussi nous délivrer des bénédictions dudit traité sous lesquelles nous sommes tous accablés... tout est calme, sauf la crainte que cela ne devienne encore pire. Nous restons très tranquilles ici en attendant, et j'ai modifié mon discours du 10, de telle manière qu'il ne pourra pas froisser Berlin, je crois.

Mais si vous laissez renverser le bon ministère français actuel, je m'armerai certainement, ce qui encouragera l'Allemagne à en faire autant, et avec l'aide de Dieu nous parviendrons bien à créer en Europe une telle confusion que tout se mettra en mouvement, et que les communistes auront encore une fois de grandes chances. Avant de terminer, je dois encore dire que les Anglais, en abattant Méhémet-Ali, donneront un grand coup d'épée à l'Islam; la Russie n'aura à faire qu'avec les gens de Constantinople, ce qui facilitera extraordinairement la conduite de l'affaire.

Agrez, Excellence, l'assurance de mes sentiments les plus amicaux et les plus cordiaux; j'ai toujours éprouvé pour vous une grande faiblesse, en échange témoignez-moi un peu de confiance et de bienveillance.

LÉOPOLD, Roi.

Je reçois à l'instant de Paris une lettre du Roi, datée du 6; elle est fort intéressante. J'en reproduis une phrase, parce qu'elle est d'une grande vérité:

6 novembre 1840.

Ne nous trompons pas. Le point de départ c'est le renversement ou la consolidation du ministère actuel. S'il est renversé, point d'illusion sur ce qui le remplace, c'est la guerre à tout prix suivie d'un 93 perfectionné. S'il est consolidé, c'est la paix qui triomphe, mais il faut se dépêcher, car vous savez que les idées gauloises sont mobiles.

Léopold I<sup>er</sup> au prince de Metternich.

Laeken, le 22 novembre 1840.

Je suis infiniment reconnaissant à Votre Altesse de sa lettre amicale, que le prince Esterhazy m'a remise. Les preuves de confiance qu'Elle m'a données à cette occasion m'ont réellement réconforté, et j'avais besoin de cet encouragement, car la jâcheuse et toujours changeante question turco-égyptienne suffit pour refroidir l'ardeur de la vie.

Afin de rendre confiance pour confiance, j'ai cherché par tous les moyens à mettre le prince au courant de ce qui pouvait lui permettre de se faire une idée impartiale. Je ne lui ai demandé qu'une chose:

communiquer cette idée à Votre Altesse, parce qu'au cas où il ne le serait pas il pourrait me devenir plus difficile d'être utile, ou du moins de chercher à l'être. Les 8 et 9 novembre dernier, un grand changement s'est de nouveau opéré à Londres, et ce d'une manière particulière, car on dit que vos instructions du 30 octobre à Neumann en sont le motif principal.

Dans une longue lettre de Palmerston datée du 13 novembre et que j'ai reçue le 16, ce ministre s'appuyait aussi tout particulièrement sur les nouvelles vues que Votre Altesse aurait au sujet de cette affaire. Je suis extrêmement curieux d'apprendre le nouvel état de la question. Palmerston continue à traiter la situation du nouveau ministère français ainsi que la France elle-même avec vraiment trop de légèreté; des nouvelles passablement récentes que j'ai reçues hier à ce sujet m'ont rempli de surprise. Beaucoup de choses se sont passées, et on commence à voir clairement comment il serait possible d'atteindre effectivement le but que l'on poursuit en Orient, tout en évitant des complications fâcheuses en Occident. Mais cela ne pourra arriver que moyennant l'intervention sérieuse et persévérante de Votre Altesse, car sinon personne ne pourrait prédire où le sort, Ponsonby et Palmerston mèneraient les choses. Nous devons considérer que lord Palmerston agit uniquement pour son propre public; il me l'a honnêtement avoué et il en attend du profit et de l'honneur. L'opinion est partagée en Angleterre à ce sujet aussi bien qu'à propos des expéditions en Chine et en Afghanistan. Mais si l'on considère que les mesures d'exécution nous précèdent toujours de trois ou quatre semaines, et qu'elles sont exclusivement et uniquement dirigées au sens de Palmerston et de Ponsonby, la chose devient extrêmement scabreuse et nous jouons une véritable partie de collin-maillard avec le sort.

En conséquence, Votre Altesse me pardonnera d'insister de nouveau auprès d'elle pour qu'il soit mis à l'exécution du traité un terme qui seul peut remettre l'affaire entre les mains des Puissances. Si, après cela, les Puissances veulent continuer, alors du moins elles pourront le faire avec une volonté parfaitement claire. Le mois de décembre me semble tout indiqué pour une telle fin. Saint-Jean d'Acre ne pourra être pris rapidement que par trahison, à raison d'une pénurie ou par surprise; accorder pour cela un délai de deux mois me paraît fort beau; si la ville n'est pas prise au bout de ce temps, un siège en règle sera nécessaire, et ce serait prolonger d'une manière vraiment pénible et dangereuse la crise dont nous souffrons tous. Faire attendre ainsi l'Europe serait réellement terrible, et personne ne serait à même de prévoir où cela pourrait nous conduire.

#### Le prince de Metternich à Léopold I<sup>er</sup>.

Vienne, le 5 décembre 1840.

J'ai reçu, par le dernier courrier de Francfort, la lettre dont Votre Majesté m'a honoré à la date du 22 novembre.

Aujourd'hui Votre Majesté sera — je ne puis en douter — bien plus tranquillisée sur la situation politique qu'Elle ne l'était le jour où Elle a daigné m'écrire. Je lui avouerai sincèrement que cette situation, sous le point de vue politique, ne m'a jamais inspiré des inquiétudes sérieuses; je ne puis pas en dire autant du point de vue révolutionnaire et, sous ce rapport, il se passera encore du temps avant que mon esprit soit tout à fait en repos. La France, et les factions en démolence à l'étranger, ont reçu une forte leçon dans la personne de M. Thiers. Bien des choses deviendront intelligibles maintenant, même aux observateurs superficiels. M. Thiers ne défendait pas la cause de la vérité des choses et comment aurait-il jamais pu le faire puisqu'il ne la reconnaissait pas. Si on analyse le long discours<sup>(1)</sup> que cet homme a prononcé à la séance du 25 novembre, ce discours se résume dans le projet suivant: M. Thiers voulait gagner du temps et employer ce temps à armer son pays; il devait attendre pour cela le printemps prochain. Au jour convenable, il voulait se présenter devant les quatre cours et leur laisser le choix entre le retrait du traité du 15 juillet et la guerre. Dans l'entretemps Méhémet-Ali devait également se tenir dans l'expectative. Mais l'ennemi s'en est mêlé; les Puissances ont exécuté le traité sans plus et ont chassé les Egyptiens de la Syrie. C'était, il est vrai, avoir peu d'égards pour le projet de M. Thiers! Aussi le petit homme a-t-il, de colère, abandonné le gouvernail de l'Etat et l'Europe peut se consoler de cette mésaventure.

Dans quel pays autre que la France serait-il possible qu'un homme capable d'imaginer un projet pareil lui devienne premier ministre? Si quelqu'un a jamais compté sans son hôte, c'est bien M. Thiers en cette circonstance et il n'a pas même eu honte d'exposer son compte à son propre pays et à l'Europe.

Il n'a jamais été question entre les Puissances d'autre chose que d'exécuter les stipulations du traité du 15 juillet. L'Autriche avait beaucoup à dire, et c'est pour cela que nous étions certains de n'aller que là où nous voulions aller. Si le gouvernement français avait suivi une autre voie, c'est-à-dire une voie moins fantaisiste, et par conséquent plus pratique, il lui eût été facile de donner aux choses une tournure plus favorable pour lui. A la fin du mois de juin dernier, Méhémet-Ali pouvait encore obtenir des conditions beaucoup meilleures que celles qui ont été consenties par le traité qui n'a été conclu que quinze jours plus tard. M. Thiers n'a pas seulement placé la France dans les nombreux embarras auxquels elle s'est vue en proie, mais il a encore ruiné Méhémet-Ali. Si cette politique est adroite, je ne connais plus rien au métier. Les quatre Puissances ont fidèlement et raisonnablement rempli leurs engagements envers la Porte et envers elles-mêmes. Elles ont tenu compte de la France aussi longtemps qu'elles ont eu affaire à elle; par contre, le jour où Thiers a placé Méhémet-Ali devant la France, les Puissances ne pouvaient agir autrement qu'elles ne l'ont fait. En toutes occasions, Votre Majesté a rendu justice à la politique que je pratique, vu qu'il est d'ailleurs exact que nous ne sommes ni égoïstes, ni entêtés dans nos calculs et dans nos actes. Entre une attitude calme, équitable et conciliatrice et celle qui consiste à se mettre dans de fausses positions, il y a une grande différence. Nous savons apprécier cette différence, l'histoire vient d'en fournir une nouvelle preuve.

J'avoue sincèrement à Votre Majesté que j'ai pleinement le sentiment que si le roi Louis-Philippe sait s'y prendre, l'événement qui fait la honte de M. Thiers, pourra lui être d'un grand secours s'il sait en tirer parti. Mais, pour cela, il faut quelque chose de plus que le talent qu'a le Roi de s'esquiver. S'il ne se place pas lui et son gouvernement sur un terrain meilleur que celui où ce dernier se trouvait ces derniers temps, l'édifice doit s'écrouler. Le pays est entré, grâce aux soins du dernier ministère, dans une voie fort dangereuse. Si le Roi ne le remarque pas et s'il caresse cette tendance pour acquiescer une popularité qu'il n'atteindra jamais par ce moyen, le trône tombera et avec lui le dernier soutien du pays. Les grands armements sont un danger permanent. Un Etat central comme la France ne peut être armé seul; les voisins doivent suivre son exemple et où cessent les voisinages? Il en résulte une oppression pour les peuples et de cette oppression doit sortir la guerre! J'espère que le Roi pense à cet égard comme moi et comme tous les gens sensés; et, s'il en est ainsi, les choses se présenteront dans un jour plus favorable qu'elles ne le faisaient ante diluvium — car M. Thiers a beaucoup de traits communs avec un déluge. Personne ne connaît mieux que moi toutes les difficultés que le Roi aura à surmonter pour revenir à une position pratique, mais ce problème n'en est pas moins celui qu'il faut irrémédiablement résoudre.

La prétendue création égyptienne vient de prouver de nouveau ce qu'une fantasmagorie peut opérer. Tout en elle n'a été que tromperie et par conséquent mensonge. Nous, qui ne nous laissons pas prendre aisément à l'imposture, nous savions fort bien que beaucoup d'ait imaginaire dans cette affaire. Mais nos prévisions ont été dépassées lorsque nous avons dû nous convaincre que tout n'était que fatras et fripperie.

J'ai l'occasion d'être le témoin journalier d'un étonnement dépassant toutes les bornes éprouvé par plusieurs touristes qui priaient tout cet édifice de carton pour une construction en bonne maçonnerie et qui ne savent pas maintenant s'ils rêvaient ou s'ils étaient éveillés. Quelle impression ressentent à plus forte raison les Français maintenant qu'ils sont détrompés? D'autre part, les déceptions s'oublient facilement dans ce pays, mais il n'en est pas de même en Allemagne et en Angleterre. L'histoire des trois derniers mois a fait une profonde impression sur l'Allemagne et je ne doute pas qu'il en sera de même sur beaucoup de Belges. Que Votre Majesté se serve de cette impression pour inculquer l'idée de l'indépendance au pays, car en fin de compte on ne vit que de ses propres principes de vie et non de ceux qu'on emprunte.

Votre Majesté pourra se rendre compte que je ne me suis jamais trompé. L'affaire se termine comme je l'avais prévu et prédit. Personne ne pouvait reculer, mais chacun devait poursuivre la voie qu'il avait une fois prise et cela dans une direction concentrique. L'endroit où l'on pouvait se rencontrer favorablement étaient Alexandrie et puis Constantinople.

Et les choses se sont effectivement passées ainsi.

A. DE RIDDER,

Directeur général au ministère des Affaires étrangères.

(1) Cf. à ce sujet: vicomte DE GUICHEN, *La crise d'Orient*, p. 431.

## « Belleville »<sup>(1)</sup>

Le livre de Robert Garric sur Belleville est quelque chose comme un événement historique et une date. Il inaugure pour le grand public qui ne connaît que de nom les *Equipes Sociales*, une nouvelle manière d'aborder le peuple, de le comprendre, de lui parler et d'en parler. Je me garderai bien de méconnaître ce qu'il y a de généreux parfois dans la manière socialiste d'aborder le peuple; mais toutes les entreprises qu'elle provoque, si bienfaisantes qu'elles soient en elles-mêmes, se terminent à une organisation politique qui a pour but de donner à une classe, considérée comme opposée aux autres, la prééminence dans la Cité. Le socialisme est une bataille pour le mieux-être et une bataille pour le pouvoir.

Les *Equipes Sociales* font songer au *Sillon* et on sait de quelle énergie spirituelle et de quel enthousiasme idéaliste le *Sillon* était saturé à ses débuts. Je n'ai pas ici à faire son procès, mais peut-être que *Belleville* me fait mieux sentir une des déficiences du mouvement sillonniste. Je parle en critique littéraire, non en homme d'action, et je juge le mouvement d'après la littérature qu'il a provoquée. Dans un grand nombre d'écrits sillonnistes, très nobles de pensée et d'accent, il paraît bien que le peuple n'est pas considéré comme l'objet final de l'activité; le peuple est un moyen, non une fin; il servira à transformer et à élever l'âme du jeune apôtre qui lui donne son dévouement et c'est, en définitive, cette culture du moi qui est l'œuvre de choix, l'œuvre essentielle.

L'auteur de *Belleville* et ses amis — ne devrions-nous pas dire ses disciples? — abordent le peuple sans aucune de ces complications, sans aucune arrière-pensée. Leur démarche est une démarche fraternelle. Qu'on pèse le mot et qu'on en sente la valeur! En général, même si nous sommes des chrétiens attentifs et pieux, il nous faut un certain effort pour arriver à comprendre, à croire et à sentir profondément, que l'ouvrier vulgaire de Belleville, l'ouvrier grossier, qui s'enivre, qui vit dans un horizon tout matériel et qui nous déteste peut-être est réellement notre frère. Quand nous avons établi en nous cette conviction chrétienne, si nous la proclamons, nos paroles ont quelque chose de contraint où il est bien évident que nous accomplissons un devoir momentané et que nous nous livrons à un entraînement verbal. C'est un fait, l'histoire a creusé le fossé entre les classes et la vie moderne a fait couler dans ce fossé des flots de haine. Pour retrouver vraiment une âme fraternelle, il faudrait oublier et remonter à l'aube du christianisme. Voilà bien je crois ce que Garric a fait avec tranquillité.

Lisez son livre; de la première ligne à la dernière, pas un mot ne trahit la contrainte. Il ne s'est pas inoculé la fraternité; elle est en lui. Les ouvriers de Belleville sont ses frères, parce qu'ils ont une âme semblable à la sienne, les mêmes réactions de vie, les mêmes élans, les mêmes désirs, les mêmes vertus. Il se sent radicalement leur frère, et c'est simplement, comme l'un d'eux, non pas pour accomplir un devoir ou une gageure, mais avec plaisir, sans y penser pour ainsi dire, qu'il marche dans leurs rues, entre dans leurs cafés et dans leurs cinémas, pénètre dans leurs maisons. Et les Bellevillois ne s'y trompent pas; ils ne l'accueillent pas comme un étranger bienveillant pour qui on fait des frais et pour qui on pose; ils sont naturels devant lui, en tous les jours, ils parlent leur langue à cœur ouvert et ils se permettent même de se taire. Entre amis, entre frères, « on ne se gêne pas ». Garric ne gêne pas et n'est pas gêné. Voilà, je vous assure, la grande nouveauté de la méthode; voilà pourquoi ce livre est une date.

(1) *Belleville*, par Robert GARRIC. Grasset, édit.

Il serait de mon métier de rechercher l'origine d'une pareille méthode. Quelles influences familiales, ataviques, ont agi sur cet homme pour en faire ce qu'il est, un phénomène rare, un convaincu de la fraternité; quels exemples, quels excitateurs il a trouvés dans ses études; comment à l'École Normale où se croisent et se contrarient tant de courants, il a choisi celui qui l'amenaient vers le peuple. Toutes ces questions seraient intéressantes; mais je puis dire, sans connaître autrement Robert Garric, qu'elles sont assez oiseuses. Au fond, il a su lire l'Évangile, et c'est là son secret. Nous, quand nous lisons l'Évangile, nous faisons courir entre les lignes du texte la glose que nous a dictée la vie et que notre égoïsme nous impose; lorsque les paroles de Jésus nous paraissent aller trop loin dans l'absolu et nous marquer de trop difficiles devoirs, nous les atténuons, nous les édulcorons en les mêlant à la glose moderne. Supposez une âme fraîche et directe qui pénètre dans l'Évangile sans rien y apporter que sa bonne volonté; elle y découvre un fait capital, c'est que nous sommes tous frères, créatures de la même substance, promis au même héritage et vivant spirituellement du même sang qui est le sang du Christ Rédempteur. Quelle conclusion tirer de cette doctrine impériale, sinon une fraternité simple et effective.

Voilà la source. Et puis il y a eu la guerre. A-t-on assez parlé de la fraternité des tranchées? Mais souvent on a donné à ce terme un sens matérialiste et limité: des hommes exposés aux mêmes dangers, soumis aux mêmes tortures physiques, des condamnés dans la même prison, se sont rapprochés, ont oublié les différences des classes et se sont sentis frères. Oui, pour le moment de l'épreuve; mais après? Garric a trouvé mieux dans les tranchées. Il a découvert dans d'humbles ouvriers des êtres exquis de délicatesse, de générosité, de dévouement; pour leurs vertus et pour leur charme, il les a aimés. Mieux encore, il s'est fait aimer d'eux. L'amitié vraie, l'amitié durable, a fait le miracle; il n'y a plus de différence de caste entre les vrais amis. Et cette différence s'est trouvée abolie après la guerre, parce que si le danger qui a fait naître l'amitié était passé, l'amitié restait.

Voilà la seconde source de l'esprit de *Belleville*: Garric a des amis à Belleville et cela dispense de chercher d'autres explications. Il a eu plaisir à revoir ces amis, à les fréquenter, à entrer dans leur vie. Par eux il a pénétré dans le milieu populaire du faubourg: sans le lui dire, et instinctivement parce qu'ils ont leur fierté patriotique, ils l'y ont fait pénétrer par la bonne porte, par celle qui met d'abord en contact avec l'aspect sympathique. La première impression a été bonne; c'est l'important. L'enquête pouvait désormais se dérouler sans danger. C'est bien une enquête qu'à faite le fondateur des *Equipes Sociales*, parce qu'un normalien qui a l'habitude d'observer, de chercher et de noter, n'a pu s'empêcher de rédiger des fiches après avoir regardé tout ce qu'il pouvait voir. Mais ce n'est pas une enquête ordinaire: son esprit n'était pas en défense ni en méfiance; il désirait, heureux de se trouver avec des amis, il se divertissait avec eux et il se laissait faire par les choses. Les spectacles qui se sont fixés dans son œil et dans sa conscience, il les raconte, voilà tout.

Belleville revit sous nos yeux, avec ses rues, ses taudis, ses cafés, ses cinémas, ses théâtres, grande ville dans la grande ville, qui a sa physionomie propre, son caractère tranché, aussi différente de Paris à la manière que le seraient Toulouse ou Marseille. Mais le cinéma, le café, le théâtre et même la rue ne sont que des moyens de surprendre les âmes. Cette enquête psychologique est la besogne principale de Garric; je ne dis pas qu'il s'y acharne, tant il y a d'aisance souveraine dans ses démarches, mais il s'y applique et il insiste. C'est un joli chapitre d'exégèse que celui où il tâche de comprendre les sentiments d'une foule en analysant les drames qu'elle se plaît à regarder; le théâtre populaire trop dédaigné des habiles acquiert ici la valeur d'un document humain que l'on

souçonnait mais que l'on n'avait pas encore exploité avec cette maîtrise.

Car, il faut y insister, Garric qui est un homme d'action est aussi un artiste. Rien ne lui a échappé de ce qui donne à Belleville un cachet pittoresque et élève ce faubourg à la dignité littéraire. Il en a saisi les lignes, et ce qui dans ces lignes avait échappé à tant d'autres, et les couleurs et ce qui dans ces couleurs s'écarte de la banalité écœurante des agglomérations modernes. Sa langue est pure et son style net. Tout, pensées, sentiments, langue, tons, sent la vivacité directe et une jeunesse rayonnante. Ce livre qui est une date historique risque donc d'être un chef-d'œuvre-tout court.

Après avoir ainsi parlé, me voilà bien à l'aise pour dire une inquiétude qui me vient après avoir fermé le livre. Il n'est pas mable qu'il y a à Belleville des âmes nobles, des cœurs tendres et dévoués, des esprits aiguisés, de beaux exemplaires d'humanité : la déposition de Garric est celle d'un enquêteur clairvoyant et sincère. Mais son enquête s'arrête là. Il était bon que cette enquête s'arrêtât là, parce que jugeant les faubourgs de Paris sur des faits qui s'imposent hélas ! à l'attention, nous sommes trop portés à oublier ce qui ne se voit pas. Mais encore une fois l'enquête s'arrête là. Et alors nous nous demandons : a-t-elle porté sur des êtres d'élite qui sont une exception dans leur milieu ou donne-t-elle la physionomie générale de la population entière ? Ces questions gênent et troublent après la lecture de certaines pages chaleureuses. Je veux ajouter pour être sincère jusqu'au bout avec Garric et avec moi-même : assurément, l'amitié doit être partielle ; la fraternité doit éviter les examens trop sévères ; la charité considère dans les âmes surtout la place marquée et comme retenue d'avance par la grâce de Jésus-Christ. Mais il conviendrait de se garder d'une sorte de mystique du peuple qui menace les apôtres voués à son service. Michelet — dont parfois je trouve comme un écho dans *Belleville* — Victor Hugo, Quinet et quelques autres ont illustré cette mystique, l'ont éclairée de leur lumière particulière, et l'ont imposée à des chrétiens qui ont projeté sur l'Évangile une sorte de nuage démocratique à travers lequel ils le lisent. Pour eux le peuple est saint et a toujours raison. Gardons-nous de ces excès.

La vérité est beaucoup plus simple et beaucoup plus banale, et je suis bien sûr que Robert Garric ne l'a pas un seul instant perdue de vue : les vertus, les dons de l'esprit et du cœur sont répandus d'une manière sensiblement égale dans toutes les classes de la société ; la grâce de Jésus-Christ atteint tous les cœurs. Nous pouvons trouver partout, dans tous les milieux, à admirer et à aimer. Garric nous rappelle dans un beau livre, qu'à Belleville autant qu'au parc Montceau nous pouvons trouver à admirer et à aimer. La leçon qu'il nous donne ne sera pas perdue.

J. CALVET.

## La revue catholique des idées et des faits

la plus répandue,

la moins chère,

la mieux informée

## Dialogue sur le roman

Pour répondre aux questions que Mauriac pose avec tant de force dans son *Essai sur le Roman*, il faudrait tout un livre de philosophie morale. Je souhaite qu'André Harlaire nous le donne un jour. Déjà *En Croix* nous montre comment le romancier aussi découvre à la fois sa responsabilité et sa liberté.

Peu de livres témoignent comme celui-là, non pas des goûts, des poses, des tics, mais du cœur même d'une génération. C'est pourquoi sa valeur ne sera sentie que de ceux qui participent, par l'angoisse ou par la prière, au débat tragique de la jeunesse d'aujourd'hui.

\* \* \*

« La question essentielle n'est pas de savoir si un romancier peut ou non, peindre tel ou tel aspect du mal. La question essentielle est de savoir à quelle hauteur il se tient pour faire cette peinture, et si son cœur et son art sont assez purs, et assez forts, pour le faire sans connivence (1). »

Est-ce à dire que selon moi le romancier doit s'isoler lui-même de ses personnages, les observer du dehors, comme un savant snit dans son laboratoire les expériences qu'il a instituées ? Allons donc, est-ce que le personnage existerait s'il ne vivait en son auteur, et son auteur en lui ? Ce n'est pas en vertu d'une simple métaphore, mais bien d'une analogie profonde, qu'il convient de placer l'art du roman dans la lumière théologique du mystère de la création proprement dite. « A la différence des autres genres littéraires, le roman a pour objet, non pas une chose à fabriquer ayant dans le monde des *arti-facta* sa beauté propre et doit la vie humaine fournir seulement des éléments, mais la vie humaine elle-même à conduire dans une fiction, comme fait dans la réalité l'Art providentiel. C'est l'humanité elle-même à former, scruter et gouverner comme un monde, qui est son objet de création (2). » Humanité imaginaire s'entend, qui naît du cœur de l'homme et révèle l'homme à lui-même. *En ce sens*, on peut dire avec Mauriac que la connaissance de l'homme est la fin propre de la littérature romanesque.

\* \* \*

Immanence et transcendance, est-il rien de plus intime aux créatures que leur Créateur ? C'est en lui-même qu'il les connaît, elles sont des participations (librement voulues) de son essence. Et lui-même en lui-même en est parfaitement séparé.

L'homme est un trop pauvre créateur, même à l'égard de ses images, pour être capable de ces parfaites précisions. Tantôt il se retranche trop de ce qu'il crée, tantôt il s'y emmêle. Il reste que le terme auquel tendre est bien clairement déterminé.

Ne confondons pas l'union d'amour et l'union de complicité. *Amor, extasim faciens* : c'est par l'amour, non par une obscure collusion, que le romancier est dans ses personnages. Il ne les peint bien, il ne les connaît, que si, vivant en eux, il les juge. Non pour « intervenir » du dehors et gauchir leur destin. Mais pour suivre au contraire leur destin du dedans, et le faire vrai.

\* \* \*

Mauriac cite une page où j'écrivais : « Il y a un secret des cœurs qui est fermé aux anges, ouvert seulement à la science sacerdotale du Christ. Un Freud aujourd'hui, par des ruses de psychologue

(1) *Art et Scolastique*, nouvelle édition, 1927, p. 330.

(2) *Art et Scolastique*, p. 331.

entreprenant de le violer. Le Christ a posé son regard dans les yeux de la femme adultère et tout percé jusqu'au fond; lui seul le pouvait sans souillure. Tout romancier lit sans vergogne dans ces pauvres yeux, et mène son lecteur au spectacle (1). »

Je cherche en vain dans ces lignes le moindre vœu « d'une littérature romanesque oratoire, combative, dont les personnages représentatifs d'une race, échantillons d'une classe ou d'une génération, seraient mobilisés en faveur de telle ou telle idéologie (2) ». Je tiens une telle littérature — drame ou roman idéologiques, — pour la littérature la moins défendable.

« Nous osons lire dans les plus pauvres yeux, parce que rien ne nous indigne, rien ne nous dégoûte de ce qui est humain (3). »

Indignation? dégoût? Non, en vérité, c'est du respect que je demande pour ces pauvres yeux. Dans le péché lui-même de la créature subsiste un mystère qui nous est sacré; cette blessure au moins lui appartient, c'est son misérable bien pour qui elle engage sa vie éternelle, et dans les plis duquel sont cachées la justice et la compassion de Dieu. Pour guérir cette blessure le Christ a voulu mourir. Pour voir aussi loin que lui dans l'âme pécheresse, il faudrait l'aimer avec autant de tendresse et de pureté.

\* \* \*

Et puis, je n'adjure pas le romancier de détourner son regard de ces yeux-là. Je constate seulement qu'il pose en eux son regard, et prétend lire au fond.

Et je pense, moi aussi, qu'une exigence foncière de son art le presse de scruter ainsi les recès de la sensibilité la plus individuelle, jusqu'à entreapercevoir le monstre de singularité (je dis de singularité, je ne dis pas d'anomalie) qui git en chacun de nous.

Mais d'un tel fait, je demande que l'on comprenne du moins la signification. Je demande que l'on voie à quoi il engage, sous peine de tout fausser et défigurer.

\* \* \*

Ne pas séparer l'audace de la pudeur, ce qui est, Mauriac le note très justement, une question de style, ça ne suffit en aucune façon. Ça ne suffit pas davantage de reconnaître que « le don de soi, le goût de la pureté et de la perfection, la faim et la soif de la justice, cela aussi c'est le patrimoine humain; de cela aussi, romanciers, nous devons rendre témoignage »; en raison de quoi « l'œuvre du chrétien Dostoïevsky domine tellement celle de Proust (4) ».

C'est la vérité même, mais cela ne suffit pas. Parce qu'il s'agit de découvrir le tout de l'homme, et parce que dans le bien et dans le mal, dans l'usage de la grâce et dans son refus, il y a en l'homme beaucoup plus que l'homme : ce n'est pas seulement la lucidité d'un Meredith, c'est l'aperception d'un Pascal que le romancier, en tant même que romancier, doit envier. C'est en vertu d'une loi intrinsèque de son art qu'il faut dire : « Plus le roman moderne descend dans la misère humaine, plus il exige du romancier des vertus surhumaines. Pour écrire l'œuvre d'un Proust comme elle demandait à être écrite, il aurait fallu la lumière intérieure d'un saint Augustin (5). »

\* \* \*

Si l'on n'a pas cette lumière, il faut savoir se limiter. Aussi bien serait-ce la preuve d'un extrême épuisement mental

(1) *Trois Réformateurs*, p. 170.

(2) François MAURIAC, *le Roman*, Paris, 1928, p. 40.

(3) *Ibid.*, p. 41.

(4) François MAURIAC, *le Roman*, p. 69.

(5) *Art et Scolastique*, p. 330.

que de supposer qu'il n'est pour le romancier d'autres thèmes possibles que ceux de Proust ou de Colette.

A ce point de vue, *Sous le soleil de Satan* a marqué le fin d'un envoiement.

\* \* \*

Le rôle du romancier n'est pas celui du savant. Le savant ne répand que des notions, ne s'occupe que de la vérité. Il ne s'adresse qu'à un public limité de lecteurs spécialisés.

Le romancier répond d'une influence pratiquement illimitée. Il n'a que rarement pour lecteurs ceux pour lesquels est fait son message (et qui sont en petit nombre). Il le sait. Il s'en plaint. Il en profite. Il y tient.

Cette illimitation du public rend le problème de plus en plus difficile. C'est des deux côtés qu'il faut l'aborder. Du côté du public, il appartient à des directeurs de conscience intelligents et informés de tracer le moins mal possible des limites que le jeu naturel de la production littéraire ne trace pas de lui-même.

Du côté du romancier, s'il peut, quelquefois, être perplexe sur les conséquences de son œuvre (car elles sont souvent ambiguës), il lui reste en tout cas un critérium sûr : s'il est attentif à ne se permettre de peindre, selon la règle dont nous disputons plus haut, que ce qu'il peut peindre sans connivence avec le mal, cette sévérité à l'égard de lui-même sera, sans le dispenser du souci des autres, la mesure essentielle de ce qui est permis à son ouvrage.

\* \* \*

Hélas, à défaut de la lumière du don de science, le romancier a sous la main d'autres secours. Quelqu'un est là qui lui propose des rayons qui percent les sens. Plus se font urgentes les exigences de « réalisme intégral », plus ces sollicitations se multiplient.

Lucifer garde son nom, il porte encore la lumière; il éclaire les bas-fonds de l'être humain.

La périlleuse conscience qu'il a prise de lui-même oblige de plus en plus le roman moderne à choisir entre les esprits.

\* \* \*

« Il faudrait être un saint... Mais alors on n'écrirait pas de roman (1). »

Voilà, en deux lignes, tout le débat de Mauriac. Mais si! On écrirait des romans, si on est né romancier.

\* \* \*

On n'est un saint qu'une fois mort. Avant, on le devient.

Disons : « Il faudrait tendre à la sainteté, à la perfection de la charité ». Mais cela, c'est de précepte. Disons donc : « Il faudrait être un chrétien ».

\* \* \*

La sainteté n'est pas la négation de la vie humaine. Des saints ont été rois, artisans, prédicateurs, médecins, curés, peintres, poètes. Pourquoi ne seraient-ils pas romanciers? Le bienheureux Ramon Lull a écrit *Blanquerna*.

Je crains qu'il n'y ait chez Mauriac une espèce de manichéisme, cause première de ses tourments. Il est tout près de s'imaginer, comme Gide, que le diable collabore à toute œuvre d'art, et que de soi le roman est une complicité avec le mal. De même, sous prétexte que chaque individu porte en soi les quatre blessures du péché originel, il va, ce qui est tout différent, supposer en chacun,

(1) François MAURIAC, *le Roman*, p. 80.



même dans les plus purifiés, un certain privilège du mal, un droit réservé du péché, une tare secrète mais actuelle, une perversité cachée. Abîme de solitude, soit! L'individu peut se définir ainsi. Mais il est des abîmes que la grâce habite, où elle met l'ordre et la lumière, il est des abîmes de charité. Et par l'esprit les âmes communiquent.

Le Sang rédempteur, qui d'un homme peut faire un ami de Dieu, peut bien, s'il les touche, exorciser l'art et le roman.

Cette condition, il est vrai, est absolument indispensable : partout où n'est pas la grâce du Christ, le prince de ce monde occupe la place. Et l'art est la fleur et la perfection de ce monde.

« Rien n'use plus sûrement Dieu dans une âme que de s'être servi de Lui, au temps des années troubles. La moins périlleuse façon de s'émouvoir, voilà sans doute ce que cherchait, dans la religion, ma vingtième année (1)... »

Le jansénisme n'est que la contre-partie d'une telle méprise. Ce n'est pas lui qui en peut guérir.

« Malheur au garçon dont les clous, l'éponge de fiel, la couronne d'épine furent les premiers jouets. » Mauriac a trop de sagacité pour ne pas comprendre ce que veut dire pour lui-même une confiance si cruelle. Il semble qu'il entre dans une nuit dont le danger même est trop pressant pour ne pas l'obliger à une héroïque espérance. D'une manière ou d'une autre notre instruction à tous a été manquée et nous avons joué avec ce qui n'était pas pour jouer ni pour rire. La piété de l'enfance ne peut durer si l'homme ne la nourrit de science et de prière. C'est une chance, alors, de faire l'expérience du vide qui précède, pour peu qu'on la désire, une plus grave et plus profonde connaissance des choses de Dieu.

JACQUES MARITAIN.

## Le " Saint Louis „ de Georges Goyau

S'il est une vie qui méritait de figurer dans la collection *Nobles vies, grandes œuvres*, c'est bien celle de saint Louis, roi de France. L'infatigable Georges Goyau, après tant d'ouvrages remarquables, nous donne encore celui-là (1).

Le sous-titre porte « Louis de Poissy — Louis de France », mettant en évidence l'idée fondamentale sur laquelle l'auteur a voulu insister. Louis de Poissy est l'homme, le saint; Louis de France est le roi.

Louis de Poissy n'aspire qu'à être un parfait chrétien; épris d'amour de Dieu, il s'applique à l'oraison et à la pratique de toutes les vertus. S'il s'écoutait, il se ferait moine, Prêcheur ou Mineur, car il diviserait volontiers son corps en deux fractions égales pour se partager entre ces deux Ordres.

Mais son corps est déjà divisé, car Louis de France est là, le roi tout au service de son peuple, l'homme politique mêlé aux affaires nationales et internationales. Et Louis de France est souvent obligé de lutter contre Louis de Poissy, de l'arracher aux douceurs de la contemplation ou aux agréables perspectives du cloître pour lui faire accomplir son devoir de justicier et d'homme de guerre.

M. Goyau, à de fréquentes reprises, s'est plu à mettre ces deux hommes en opposition. Peut-être y a-t-il apporté trop d'insistance, car, pour employer la terminologie philosophique, ce n'est là qu'une distinction virtuelle et non une distinction réelle. Louis de Poissy et Louis de France ne sont qu'un seul et même homme;

(1) François MAURIAU, Avant-propos à la nouvelle édition des *Mains jointes*, Paris, Paul Hartmann, 1927.

(1) Paris, Plon.

la sainteté de l'un est la sainteté de l'autre, et à les vouloir séparer, on pourrait faire croire à une incompatibilité entre la sainteté et la royauté.

De fait — et M. Goyau en convient — un parfait accord s'établit dès le début entre les aspirations de l'homme et les devoirs du roi et, mieux encore, si Louis IX fut un si grand roi, c'est précisément parce qu'il fut un grand saint. Sa foi même et son détachement des choses terrestres lui firent trouver l'équilibre entre la justice et la charité, entre l'impérialisme et le pacifisme.

Ce sont ses croyances religieuses qui, surtout, lui ont inspiré ce magnifique sentiment de justice qui a été le fondement de tout son règne. Avec quelle énergie ne s'est-il pas appliqué à la répression des abus? Joinville a narré comment il rendait la justice sous le chêne de Vincennes, mais Joinville n'a raconté que des anecdotes, il n'a pas opéré la synthèse de cette grande figure de justicier.

Goyau nous montre combien « faire droiture à son peuple » constituait l'assise même de son pouvoir. Sans faire acception de personne, il avait le souci de protéger le petit peuple contre les dénis de justice qui trop souvent l'accablaient à cette époque, et il ne permettait à aucun puissant, pas même à son frère Charles d'Anjou, pas même aux dignitaires de l'Eglise, de mépriser le droit des faibles.

C'est aussi son sentiment de justice, animé par une foi ardente, qui le pousse à entreprendre la Croisade, malgré les appréhensions de la reine Blanche qui, apprenant son vœu de prendre la croix, « menait aussi grand deuil que si elle l'eût vu mort ». Mais pouvait-elle résister à la volonté divine, elle qui avait formé le cœur du jeune Louis au zèle pour la cause de Dieu? Une lettre pressante du grand-maître de l'Ordre du Temple détaillait les massacres des chrétiens à Jérusalem et à Gaza, et Louis, que la maladie venait de conduire aux portes du tombeau, comprit que Dieu ne lui envoyait la guérison que pour qu'il fût, là-bas, le vengeur du Saint-Sépulchre profané.

Que de souffrances, que de déceptions lui réservaient l'Égypte et la Terre Sainte après un si brillant départ! Pages navrantes, où apparaissent l'indomptable énergie, l'intrépidité et la prudence du saint roi.

Aucun revers n'ébranle le moins du monde sa foi, et c'est merveille de voir que le souvenir de tant de calamités ne le retiendra pas de préparer une nouvelle expédition. Celle-ci ne réussit d'ailleurs pas mieux, puisque le roi, à peine arrivé à Tunis, fut arrêté par une maladie mortelle.

« Sa tente alors, dit Georges Goyau, devint un sanctuaire. Ses longs jours d'agonie, comme sa vie tout entière, furent scandés par les liturgies. On l'entendait murmurer la nuit d'avant sa mort : « O Jérusalem! O Jérusalem! » De laquelle voulait-il parler, de la Jérusalem terrestre, où Mahomet régnait sur le Calvaire, ou bien de l'autre, de la Jérusalem céleste, où toujours l'archange Michel avait victorieusement défendu Dieu? »

Par ces insuccès répétés, infligés au chevalier le plus pur et le plus désintéressé des Croisades, Dieu voulait-il marquer que l'ère des expéditions militaires en Terre Sainte était finie, et que devait s'ouvrir l'ère des missions?

M. Goyau l'insinue en rappelant que, si cette dernière Croisade tourna court, il y eut du moins, dans le traité qui la termina, un article garantissant dans Tunis, pour les prédicateurs du Christ, la liberté d'installation et d'apostolat. Le sacrifice de sa vie avait valu à saint Louis ce résultat, qui aurait comblé de joie son âme de missionnaire du Christ. Jusqu'en ses derniers moments, il rêva de contribuer à la conversion du Sultan : « Si je pouvais devenir parrain d'un tel filleul! » s'était-il écrié un jour qu'on parlait devant lui de la possibilité de cette conquête.

Quelle leçon pour la France d'aujourd'hui, oublieuse de son passé, affectant de se proclamer une puissance islamique, inaugurant solennellement une mosquée à Paris! Que la France relise ses annales; arrivée au récit des souffrances et de la mort de son roi saint Louis, elle comprendra peut-être que l'Islam méritait, pour ses forfaits, une récompense d'un autre genre.

M. Goyau a fort agréablement condensé en cent vingt-cinq pages une vie aussi remplie que celle-là. Il n'a rien omis d'essentiel, mais on regrettera que, resserré par le format de la collection, il n'ait pu s'étendre à loisir sur les deux Croisades.

Mais notre temps n'aime pas les longues lectures, et si son livre y gagne un public plus étendu, ce sera tout profit pour la diffusion des solides enseignements d'une grande vie de saint.

PAUL HALPLANTS.

# Les idées et les faits

## Chronique des Idées

### Le problème de la paix.

Sous ce titre il a paru, tout à la fin de l'an dernier, et sous la signature de M. Ed. VLIETINCK, un volume qui ne me semble pas avoir suffisamment retenu l'attention publique. Il s'imposera cependant par le sujet, qui est d'une vivante actualité, par son mérite propre qui est celui d'une œuvre consciencieuse et originale. Je reconnais que l'écorce est assez rude, mais, une fois rompue, elle découvre un fruit savoureux. C'est un de ces ouvrages substantiels qu'on ne lit pas d'une haleine et qu'il faut ruminer pour en saisir le riche contenu. Œuvre fouillée, mais drue, touffue, compacte, massive, chargée de réflexions, d'observations, œuvre de condensation et d'accumulation où se trouvent ramassées de vastes lectures et de profondes études.

M. Vlietincq est un pacifiste de belle allure et de grand style. Il y a pacifistes et pacifistes. Il y a les pacifistes bélants, qui s'en vont criant à tous les échos « Paix ! Paix ! » et auxquels les échos répondent « Guerre ! Guerre ! » Ce sont les béats qui croient dur comme fer à l'avènement pour demain de la paix universelle et perpétuelle, que le pacte Kellogg jette dans l'extase, qui réclament sur l'heure le désarmement général, rêvent l'abolition des frontières et l'embrassement de tous les peuples à jamais réconciliés. Chez nous, ces citoyens de l'univers ont mis en quarantaine parlementaire le projet de loi militaire et ne veulent rien entendre aux nécessités de la défense nationale. Leur conception est d'une candeur, en effet, désarmante; ils ont en tête une Belgique idéale, située dans Sirius ou bien formant avec les nations une constellation harmonieuse dont les mouvements obéissent à des lois fatales sans la moindre déviation de leurs orbites. Ces doux maniaques ne voient plus la Belgique telle qu'elle est, telle qu'elle fut, avec les contingences historiques, géographiques qui en conditionnent l'existence, carrefour des nations, champ clos éternel, aux frontières ouvertes. Ces pacifistes-là sont, en réalité, les fourriers de l'invasion, éternent la résistance, font le jeu des agresseurs, préparent les cruelles défaites. Ils sont couverts de sang, comme les tolstoïsans qui ont frayé la voie à la guerre en Russie, comme tant d'imprévoyants qui ont attiré sur nous, par leur imprévoyance même, la catastrophe de 1914.

M. Vlietincq appartient à la catégorie des pacifistes philosophants qui tiennent compte de toutes les réalités et se gardent de toutes les illusions. Il ne croit pas à la panacée de l'arbitrage obligatoire et infaillible, ni à celle des Etats-Unis d'Europe ou d'une omniarchie où tous les conflits particuliers viendraient se noyer dans l'universalisme. Il ne croit pas surtout à l'absurdité du désarmement intégral qui mettrait le pays assez naïf pour le pratiquer au ban de l'opinion publique. Il ne fait pas crédit non plus, pour établir la paix internationale, aux socialistes fauteurs de la guerre des classes, ni à la démocratie qui est le père de l'impérialisme, qui est capable d'ailleurs de susciter la guerre des peuples avec plus de violence que les pouvoirs absolus.

L'auteur, loin d'être simpliste, a bien vu la complexité immense du sujet et tout ce que renferme ce concept apparemment élémentaire de paix.

Il est déjà si difficile d'avoir la paix avec soi-même, de soumettre la fatalité des instincts aux prescriptions de la conscience par le jeu de la liberté. La paix, tranquillité de l'ordre, comment la faire régner dans la cité divisée, dans la nation déchirée par les partis, dans la société des nations déchirée par les intérêts ?

La paix du monde repose sur un triple équilibre. Equilibre économique dans la production et la distribution des richesses à réaliser à travers les plus criantes inégalités, sur ce domaine où sévit avec fureur le darwinisme social, le *struggle for life* ! Il est très intéressant de constater les efforts que déploie la Conférence Economique Internationale, sous les auspices de la S. D. N., pour amortir au moins le choc des collisions par les applications

suggérées du principe de coopération internationale. Le dernier chapitre de l'auteur, consacré à cet objet, documenté à la source, renferme des aperçus et des informations qui laissent filtrer un rayon d'espérance de paix à travers la forêt des complications et des divisions économiques. La rationalisation, poursuivie sur le plan international pour tous les types de fabrication de cette importance, paraît de nature à faciliter la production et les échanges. D'autre part, les grandes ententes entre producteurs ne sont-elles pas appelées à régulariser la concurrence ? Je me borne à ces brèves indications pour laisser entrevoir la portée de ces questions, leur aire si vaste de réactions intéressant la paix mondiale. Libre-échangeisme absolu est une chimère, assurément, mais il est des adoucissements nombreux et importants aux séparations douanières que la science économique met en valeur pour la pacification générale. Il reste que la réalisation de l'équilibre économique est une œuvre de longue patience.

Equilibre politique. Il écarte les agrandissements territoriaux injustifiés. Talleyrand assignait à cette politique un triple avantage : s'opposer à la prépotence d'une nation ou d'un groupe de nations visant à la domination de l'Europe, éviter la nécessité de recourir à un état de guerre pour maintenir l'ordre de choses établi, maintenir les Etats en possession de leurs droits reconnus. L'histoire des trois derniers siècles est remplie des luttes pour et contre la suprématie; la dernière guerre elle-même fut l'insurrection du monde contre l'hégémonie mondiale à laquelle prétendait l'Allemagne. Comment de là faire sortir la paix ?

Par le troisième équilibre, le plus important, l'équilibre moral, l'auteur le définit par un mot célèbre de Clemenceau : la modération sur soi. Cette maîtrise, la plus haute seigneurie, disait Vinci, paraît bien difficile à un peuple envivé de sa prospérité, exalté par ses traditions de gloire. On le voit se griser alors et se précipiter dans la mégalomanie. L'Allemagne en était là, en 1914; elle se regardait comme la sur-nation à l'instar du sur-homme de son philosophe préféré Nietzsche, la nation élue, privilégiée, n'ayant d'autre loi que ses besoins et sa force, identifiant avec son ambition de domination universelle la morale et la religion. Le pangermanisme a mis le feu au monde. C'était bien son rêve d'hégémonie mondiale que chantaient ses poètes, que ses philosophes exaltaient, que ses maîtres inculquaient à leurs élèves, et c'est après sa défaite seulement que l'Allemagne s'est dite menacée, attaquée, encerclée par la politique de la Triple-Entente.

Au fond, pour décréter l'abolition de la guerre avec la tranquillité audace des signataires du pacte Kellogg, c'est prétendre à refaire la nature humaine, telle qu'elle apparaît depuis les origines de l'humanité, c'est faire abstraction bénevole, faire table rase absolue des instincts de domination et de cupidité qui sont au fond de notre être. Par toutes ses pages, l'histoire donne un démenti cruel à toutes les idéologies pacifistes. Il n'en faut rien conclure d'ailleurs contre le pacifisme rationnel et raisonnable. Il faut tout faire, au contraire, pour conjurer l'épouvantable fléau qui, s'aggravant de toutes les découvertes scientifiques, nous menace des plus effroyables destructions, d'un cataclysme sans exemple. Et donc, loin de les laisser ébrauler graduellement au risque de les voir s'écrouler, affermir les traités et les accords qui ont établi l'équilibre politique, c'est l'œuvre de sagesse et de force que l'Europe réclame de la diplomatie.

Il est piquant de l'observer, et je me demande pourquoi l'on n'a pas encore rétorqué à l'Allemagne un des plus forts arguments de son arsenal philosophique. Elle a ployé les genoux dans la dernière guerre, demandé l'armistice, elle a avoué sa défaite. Or, d'après toute sa philosophie, notamment d'après Hegel que Cousin résume très exactement : « Le vaincu est toujours celui qui doit l'être; accuser le vainqueur et prendre parti contre la victoire, c'est prendre parti contre l'humanité et se plaindre du progrès de la civilisation... L'histoire avec ses grands événements n'est pas autre chose que le jugement de Dieu sur l'humanité; on peut dire que la guerre n'est pas autre chose que le prononcé de ce jugement et que les batailles en sont la promulgation

éclatante. » Il est bien juste qu'ayant proclamé le fatalisme hégélien, l'Allemagne courbe la tête devant les arrêts du destin. Elle n'a pas le droit de redire la parole du poète condamnée par elle :

*Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.*

N'est-il pas manifeste aussi que tout ce qui tend à la régularisation des marchés, à l'assouplissement des échanges, au perfectionnement de la production et de la circulation des richesses retrécit le champ des hostilités, contribue à la pacification du monde.

La solution approximative du problème dépend surtout de l'équilibre des esprits, des volontés. L'auteur jette sur ce point de vives clartés par la thèse fondamentale de son livre : la conciliation des tendances nationalistes et des tendances internationalistes, la synthèse des forces centrifuges, comme il dit, et des forces centripètes entre lesquelles le monde est sollicité.

\*\*\*

Nationalisme d'abord. Je n'ai vu nulle part une analyse aussi pénétrante du nationalisme que dans l'ouvrage de M. Vlietinck. Chaque Etat forme une individualité collective, un « moi » collectif, souvent un type de civilisation, ayant sa physiologie propre, se mouvant dans une atmosphère où germent une opinion publique, une mentalité spéciale, où se développent des émotions et des concepts particuliers. L'auteur dégage avec précision tous les éléments de cette « convivance » : attachement au milieu psychique et au groupement national, esprit de corps ou de solidarité, tendance à l'absorption psychique de l'individu par le milieu ou groupement, l'instinct de conservation collectif qui engendre le patriotisme, les caractéristiques nationales. C'est « le caractère national » que l'auteur met en relief, parce qu'il n'est pas assez remarqué ou regardé comme facteur secondaire. C'est bien à tort. On peut écrire la biographie d'un homme d'après son caractère. Les événements de la vie collective se teignent des couleurs du caractère national. Etude capitale que Spencer voulait appeler l'ethologie. Pour l'avoir ignorée, que de lourdes fautes ont été commises par Napoléon I<sup>er</sup> et Napoléon III ! Le mot de Pascal « Plus on connaît d'hommes, plus on en découvre d'originaux » doit s'entendre aussi des peuples. Faute de se comprendre, de chercher au moins à se connaître, les contacts deviennent des heurts, même entre peuples amis.

Le partage du monde en nationalités, la décentralisation internationale, c'est une division du travail requise par la nature de l'homme. Humanitaires et pacifistes perdront leur temps à rêver l'abolition des frontières. On aura beau multiplier les conférences interparlementaires, on parviendrait même à établir le libre-échange, rien ne prévaudra contre ce fait : différenciation des nationalités, des psychologies nationales, déterminée par l'inévitable diversité des nations. Que deux Etats entrent en conflit, inmanquablement les nationaux respectifs de chaque Etat contondant prendront fait et cause pour l'intérêt de la communauté à laquelle ils appartiennent. Conséquence inéluctable. Les membres du groupe se cristallisent autour d'un centre commun, leur conservation propre se confond avec celle du groupement dont l'existence est compromise dans l'un ou l'autre de ses éléments vitaux.

Le vouloir-vivre ! C'est, aux yeux de l'auteur, ce qui est le fond de tous les conflits internationaux, le vouloir-vivre dans l'autonomie, l'indépendance, l'honneur, le vouloir-vivre dans l'état de facilité ou de prospérité économique. L'instinct de conservation donnerait même, d'après l'auteur, la raison des guerres entreprises pour la conquête de l'imperium. La lutte pour l'existence, *le lo be or not lo be* constituerait le fond de l'histoire du monde. J'avoue difficilement admettre que l'Allemagne de 1914 a déclenché la guerre mondiale uniquement parce qu'elle était réduite à être ou ne pas être !

Ce qu'il y a de certain, c'est que chaque peuple entend vivre sa vie propre, d'après son génie, avec ses ressources, et qu'il revendique le droit exclusif de décision en toute question où est intéressée sa conservation. « Un Etat ne peut renoncer à ses droits et consentir à ce qu'ils soient amoindris ou vinculés sans encourir une déchéance », comme s'exprimait l'exposé des motifs de la loi belge relative au traité d'arbitrage avec l'Italie.

Divers facteurs contribuent à développer le nationalisme ainsi

compris et l'auteur ne manque pas de les signaler : l'amour de l'indépendance, l'évolution des pouvoirs tendant à spécialiser l'intérêt à la chose publique, le mouvement démocratique, le caractère national, l'élément linguistique et la culture, le développement économique, l'insécurité.

Ainsi arguonnés, les nationalismes créent des oppositions d'intérêts et de droits qui doivent dégénérer en conflits et ceux-ci, en s'envenimant, poussent à la guerre.

\*\*\*

Mais, avec la même précision, M. Vlietinck étudie le courant diamétralement opposé au premier, le courant internationaliste ou centripète. Le premier va naturellement à l'isolement de droit et de fait. Le second tend à multiplier les liens entre peuples, à niveler leurs civilisations, leurs institutions, à solidariser les nations, à internationaliser leurs services, bref à créer dans quelque mesure une société des nations.

Parmi les influences qui favorisent ce courant, l'auteur étudie spécialement l'esprit d'imitation, plus puissant que l'esprit d'invention, et le développement de notre réceptivité intellectuelle et morale qui nous rend si sensibles à tout ce qui se passe d'important sur n'importe quel point du globe. De là des rapprochements entre peuples, des dispositions de sympathie à l'égard des disciplines internationales, de là une collaboration plus efficace des nations civilisées sur le terrain de la politique et de l'économie. De là aussi, conclut l'auteur, un accroissement du droit de contrôle de la société des Etats sur l'activité de ses membres, même au détriment des droits particuliers de ceux-ci ; besoin d'entraide, de protection, multiplication des rapports privés répercussions lointaines des intérêts et des conflits, mais aussi généralisation de la guerre.

Le monde, conclut M. Vlietinck, est sollicité en sens inverse par deux tendances contradictoires : la poussée centrifuge, nationaliste, particulariste, décentralisatrice, et la poussée centripète de l'internationalisation. Jamais le sentiment national ne fut plus ardent. Jamais l'interdépendance des peuples n'a été plus accusée, le tout se répercutant sur le tout. On dirait que nous allons à une république universelle où nous mène l'homogénéité progressive des usages et des institutions. Cependant le nationalisme forme un roc inébranlable, les patries sont ancrées dans ce roc et l'internationalisme n'est pas près de les noyer dans ses flots.

La paix du monde, d'après M. Vlietinck, résultera de la conciliation des deux tendances, l'une servant de contrepoids à l'autre. De même que chaque Etat est une victoire de l'intelligence sur la volonté qui commande la subordination des intérêts individuels à l'intérêt national, l'organisme international permanent, dans l'espèce la Société des Nations — organisée avec haute cour, tribunal suprême, juge souverain, force de sanction — sera la victoire de l'intelligence sur la volonté, ou plutôt de la volonté sur elle-même, subordonnant les intérêts nationaux à l'intérêt universel.

Une admirable formule de M. Vlietinck à graver en lettres d'or au frontispice du palais de la S. D. N. : « L'union pour la vie, grâce au progrès moral, tend à se substituer à la lutte pour la vie. »

Les deux mouvements procèdent d'un même principe : la conservation de l'individu du groupement, de l'humanité. L'Etat aide le citoyen, le citoyen aide l'Etat ; l'Etat se met au service de la société des Etats, celle-ci au secours de ses membres. Tous les hommes, tous les groupements s'aident les uns les autres. C'est l'harmonie universelle. C'est l'Eden avant la chute.

Non, M. Vlietinck ne glisse pas sur la pente facile de l'hyperbole. Il sent bien que l'homme ne se suffit pas à lui-même, qu'il est commode de bâtir une Salente sur le papier, mais que les passions de l'humanité s'insurgeront toujours contre l'édifice de la paix. Le point vulnérable de la S. D. N. ne lui échappe pas. Il sait trop qu'elle n'a pas à sa tête une autorité suprême pour dire le dernier mot de la justice, ni dans ses mains l'épée justicière. Il sait trop que l'anarchie régnera dans ce monde sous l'empire de la force, aussi longtemps que la société ne s'inclinera pas devant Dieu, ne reconnaîtra pas le Christ pour son Roi et le Vicaire du Christ, son représentant attiré, pour le juge souverain des nations.

Il ne l'a pas dit. Son livre demeure inachevé à cause de cette réticence. Il reste une étude digne d'être méditée par les publicistes, par les parlementaires, par tous ceux qui s'intéressent à la marche du monde.

J. SCHYRGENS.

### Le Nationalisme dans le stade

De M. Lucien Duboch, ce remarquable jugement sur les jeux olympiques dans le dernier numéro de *Candida* :

Ces Jeux Olympiques qui viennent de se dérouler à Amsterdam, il ne faut pas les prendre trop au sérieux, sans doute. Ce ne sont que des jeux. Un représentant éminent de ce sens commun qui peut être aussi dangereux que la dynamite, M. Clément Vautel, s'est élevé contre l'importance qu'on leur donne, contre le cérémonial dont on les entoure. Il est à tout fait disproportionné, dit-il, de hisser des drapeaux au haut d'un mât et de jouer les hymnes nationaux pour marquer la victoire d'un athlète. De tels jeux sont dangereux parce qu'ils exaltent le chauvinisme, et qu'ils donnent aux peuples des occasions de se quereller en se rencontrant.

La première de ces propositions n'est pas nécessairement exacte dans tous les cas. Les cités grecques réservaient aux vainqueurs d'Olympie des récompenses dont la plus belle, celle que donnait Sparte, consistait à mourir pour la patrie. Et d'une part ces cités querelleuses ne surent jamais s'élever à l'unité nationale, la race grecque fit preuve d'une anarchie dans l'ordre politique qui interdit de la citer en exemple. Mais d'autre part, il est bien vrai que ces peuples qui passèrent leur vie à se chamailler ne connurent que grâce aux jeux sportifs un minimum d'union. C'est pourquoi un Français, M. de Coubertin, rêva, à la fin du siècle passé, d'étendre à tout l'Univers le bienfait d'Olympie. Les peuples ne s'entendent pas, disait-il, parce qu'ils ne se connaissent pas. Il écrivit : *Quand on se connaît, on s'estime*. Et il entreprit de rénover les jeux antiques, afin que les peuples se rencontrent, se connaissent et trouvent dans la lutte courtoise du sport un dérivatif à l'instinct de rivalité combative. Une soupape d'échappement, écrivit un pacifiste d'aujourd'hui, M. Marcel Berger.

Il faut noter d'abord que ce Français a mené à bien ce qu'il entreprenait. Il a su organiser, créer et maintenir. Son œuvre dure encore après trente-deux ans, plus prospère et vivace que jamais. Encore un Français qui a été, comme l'on dit aujourd'hui, un réalisateur. Seulement, cet idéaliste forgeait un outil pour l'amour et la paix des peuples; comme Bonbouroche, il eût pu chanter : c'est pour la paix que mon marteau travaille; les peuples en crise de croissance ont ramassé l'outil et ils en ont fait une arme. Plus que jamais aujourd'hui, le sport, en général, et les Jeux Olympiques, en particulier, sont des champs clos où les nationalismes s'exaspèrent au lieu de s'adoucir et s'opposent au lieu de s'harmoniser.

Ici même M. Maurice Pfefferkorn a apporté son témoignage sur la première partie des Jeux, dont il avait été spectateur. Il avait montré, au tournoi de balle ronde, l'équipe allemande transformant un jeu en bataille, soutenue par la clameur de ses compatriotes. Un autre témoin, M. Gabriel Hanot, disait que cette équipe avait été formée selon l'esprit des *Stosstrupfen* du temps de guerre.

Au retour de la seconde période des Jeux, il faut corroborer ces témoignages, montrer leur importance et les renforcer d'une brassée de faits nouveaux.

C'était la première fois, depuis la guerre, que les Allemands étaient admis. En 1918, on avait juré qu'on n'accepterait plus jamais de jouer avec les brûleurs de Louvain. Les plus acharnés avaient été les Britanniques. Non seulement ils avaient défendu à leurs athlètes toute rencontre directe avec ceux qu'on appelait les Barbares, mais ils avaient même étendu l'interdit aux neutres qui se seraient alignés une fois contre les réprouvés.

Dans la haine comme dans l'amour, il ne faut pas dire : jamais. Aujourd'hui tout est oublié. Admis à Genève, comment les Allemands ne l'eussent-ils pas été à Amsterdam? Ils préparèrent leur rentrée avec les vertus qui leur sont devenues coutumières depuis qu'ils ont été modelés par un état strict et puissant : méthode,

persévérance, volonté. Après quoi ils se jetèrent dans la lutte avec les instincts hérités des profondeurs de leur race.

Ils apportaient une ambition démesurée. Ils espéraient, sinon abattre, du moins balancer l'autre grand dévorant, l'impérialisme de la démocratie américaine. Ils avaient des coureurs de vitesse qui passaient pour les meilleurs d'Europe, des spécialistes redoutables et longuement préparés. Ils escomptaient plusieurs grandes victoires : au moins une des deux courses de vitesse, les courses de relais, le lancer du poids et celui du disque. Plus que tout autre peuple, ils avaient pris soin de former des nageurs et des femmes. Nulle part la nage et l'athlétisme féminines sont aussi développés qu'en Allemagne.

Puis, selon leur méthode ordinaire, ils avaient déclenché une offensive, par masses compactes. Amsterdam n'est pas très loin de la frontière, ils avaient envahi le balcon de l'Europe. Dans les rues, aux abords du stade, on les voyait, déversés par nappes successives, tenant en main un drapeau rouge, noir, jaune; ils ne cherchaient pas à passer inaperçus; ils étaient charriés dans des automobiles prodigieuses. De notre vie, nulle part, nous n'avions vu des automobiles de telles dimensions. Que dis-je, vu? Nous ne pensions pas qu'on pût fabriquer des automobiles aussi grandes. Dans Paris, on ne voit guère que les Champs-Élysées à leur échelle; elles ne tourneraient certainement pas sur les boulevards du temps d'Hausmann. Sur la carrosserie sur le capot, en travers du radiateur, un nom étalé : Krupp. Ce sont les automobiles de 420.

Au stade, ils étaient massés dans la tribune dite de marathon, en face des tribunes officielles. Chaque fois qu'un Allemand était dans une course, une clameur montait, rauque, impressionnante : le chœur des gosiers germaniques hurlait le nom de son compatriote en agitant les drapeaux. De l'autre côté, au-dessus de la tribune de la presse, il y avait la chorale des Américains. Elle faisait de son mieux, et ce mieux était beaucoup, conduite par un étonnant chef d'orchestre qui s'agitait comme un épileptique et beuglait jusqu'à l'apoplexie. En vérité, il faut avoir vu ce personnage cramoiisé pour avoir dans les yeux une image portative et durable de la barbarie en veston gris-souris. Seulement, l'Amérique est loin, il faut, pour venir à Amsterdam, des dollars et des loisirs. Les Allemands avaient l'avantage du nombre. Grâce à quoi ils nous firent assister à une scène inoubliable.

Ce fut dans la finale de la course de 800 mètres pour les femmes (pour les dames, dit pudiquement le programme officiel). L'arrivée donna lieu, d'abord, à une lutte sportive magnifiquement mouvante. L'Allemande, M<sup>lle</sup> Radke, était en tête, gagnante certaine, et filant à telle allure qu'elle abaissa de sept secondes le record féminin de la distance. Derrière elle, un troupeau où il n'y avait déjà plus que des vaincus, quand à l'entrée de la ligne droite, la Japonaise M<sup>lle</sup> Hitomi, tenta de rejoindre l'Allemande au prix d'un effort d'autant plus saisissant que son inutilité semblait à peu près certaine. N'importe : M<sup>lle</sup> Hitomi lutta jusqu'à la limite, pour un peu on écrirait jusqu'à la mort. Elle ne mourut point, heureusement. Mais sitôt franchie la ligne d'arrivée, elle alla s'étaler dans sa foulée, évanouie. Il fallut la ramasser, corps sans âme. Seulement cet héroïsme inutile nous avait valu d'entendre quelque chose d'inoubliable : des milliers d'Allemands soutenant l'effort de leur compatriote par un cri qui ne nous sortira jamais de l'oreille, ce nom hurlé en deux temps avec un accent rauque, martelé, frénétique : *Radke! Radke!* Aucun citoyen français ne devrait être admis à jouir de ses droits électoraux, comme l'on parle, s'il ne peut justifier qu'il a entendu un cri pareil.

Cependant, tandis que derrière elle cinq sur sept de ses rivales tombaient d'épuisement, la jeune Valkyrie victorieuse, était embrassée, malaxée, assommée de manifestations féroce ment indiscrètes, comme le fut plus tard, dans les mêmes conditions, la nageuse, M<sup>lle</sup> Schrader. Et ces aimables personnes témoignaient par leur vigneur, par leur résistance tant dans l'épreuve sportive que sous les embrassades, que les Allemandes qui furent petites filles entre 1914 et 1918 n'avaient, Dieu merci, pas trop souffert des privations du temps de guerre, et qu'elles étaient en état parfait pour procréer en quantité industrielle de jeunes soldats germains normalement constitués.

On sait qu'après chaque épreuve le nom des vainqueurs est proclamé avec ce cérémonial que raille M. Vautel, et qui ne mérite

peut-être pas d'être raillé : le drapeau du pays victorieux est hissé au haut d'un mât, tandis qu'une musique joue l'hymne national. De part et d'autre du mât central, deux autres drapeaux plus petits sont hissés en l'honneur du second et du troisième. Or, la course de 100 mètres fut gagnée par un compétiteur sur qui l'on ne comptait guère, le Canadien Williams. On avait si peu prévu sa victoire qu'on ne trouva pas de drapeau canadien. Le drapeau canadien, c'est l'Union Jack timbré d'un écusson bleu. Quelques jours après, le même Williams enleva encore la seconde course de vitesse, celle de 200 mètres, réussissant un exploit qui n'avait pas encore été réalisé. Cette fois, ses compatriotes s'étaient procuré un vaste drapeau canadien, qu'ils lui jetèrent sur les épaules. Puis, après la joie rapide de l'arrivée, Williams s'en retourna ramasser son chandail de laine qu'il avait laissé à l'entrée du tunnel, à l'autre bout de la pelouse. Il traversa celle-ci, tout seul. Était-ce fatigue après une telle dépense nerveuse, ce vainqueur paraissait accablé. Il était simple et comme mélancolique. Il n'y avait pas chez ce jeune étudiant de dix-neuf ans l'ombre de pose ni de morgue. Il avait gardé, peut-être par mégarde, le drapeau qu'il maintenait de la main à son épaule gauche, et qui traînait derrière lui, rouge sur le maillot blanc, ainsi qu'un manteau d'empereur. Peut-être ne pensait-il à rien. Mais il était impossible de le voir sans penser qu'il était une image sensible du désenchantement dans la victoire, et sans être saisi par la majesté de cette scène réussie par le hasard, telle que le plus habile ou le plus grand des metteurs en scène n'eût jamais fait si beau.

L'admirable de ces Jeux est qu'on y voit les races à nu. Les Américains du nord et ceux du sud goûtent comme des enfants joyeux la coupe de la victoire. A l'arrivée de la course de marathon, le Chihien Plaza éprouva le besoin de s'offrir un tour de piste supplémentaire, souriant, gesticulant et drapé dans ses couleurs nationales. Au contraire, les vainqueurs des vieilles races n'ont jamais l'air de pratiquer le sport pour s'amuser. Les deux grands coureurs finlandais, Nurmi et Ritola, sont autant l'un que l'autre sombres, renfermés et farouches. Nurmi, malgré toute la gloire sportive, n'a jamais été populaire. On l'a retrouvé tel qu'on l'avait vu en 1924, solitaire, hostile, fuyant après ses victoires pour échapper aux innocents photographes. Même type d'ours, l'Allemand Peltzer, jûcker hautain qui, au départ, tourne le dos à ses rivaux ainsi qu'à des ennemis, hanté par la passion de vaincre, au départ nerveux comme un condamné à mort, après la défaite consterné comme d'une catastrophe. Ce n'est certes pas pour le plaisir que ces jeunes gens pratiquent le sport. Ces rieurs et bruyants Américains, eux-mêmes, on sait à quelles contraintes hors nature ils s'astreignent pour vaincre. Amour-propre personnel, amour-propre national, le sport moderne n'est plus un jeu, c'est une bataille.

Une des formes de la bataille qui ne cesse jamais entre les nations. Depuis trente ans, l'Amérique fondait sa supériorité sur ses cent dix millions d'hommes et le désir primitif d'un peuple neuf qui veut, sommairement, être le plus fort. Voici que nous assistons cette année à un réveil généralisé de l'empire britannique. L'Angleterre avait d'abord pris son parti de se voir distancer par la jeune race issue d'elle dans ces exercices qu'elle avait modelés à son usage. L'Amérique luttait pour la victoire, elle continuait de jouer pour le plaisir, l'élégance, le *fair play*. Puis, au sortir de la guerre, elle s'était soudain raidie. Abrahams Liddell et Lowe, en 1924, avaient commencé le mouvement, cette année les colons des Dominions arrivent à l'aide : Williams, Atkinson, Lay, Pearce, Canada, Afrique, Zélande, Australie. Bientôt ce sera empire contre empire. L'Allemagne, sur ce terrain comme sur tous les autres, va préparer furieusement la revanche. Un nouveau compétiteur a paru, qui avant dix ans sera redoutable aux plus forts : le Japon. En vérité, si l'on veut à tout prix croire que la paix universelle est près de régner sur la terre, il faut commencer par postuler que le mieux ne manquera pas de sortir de l'excès, le jour de la nuit, et l'amour de la bataille universelle.

## BELGIQUE

### Notre géographie économique

De M. Louis Jalabert dans les Etudes cette analyse du « cas » de la Belgique :

Si les conditions géographiques d'un pays expliquent dans une large mesure son histoire, nulle part peut-être cette loi fondamentale ne se prête à plus rigoureuse vérification que dans ces deux petits États qui ont nom Belgique et Hollande. Soudés étroitement à la France qui les relie aux pays méditerranéens; rattachés directement aux grands chemins d'eau qui mènent vers l'Europe centrale et les Alpes, la Meuse et le Rhin; faisant face à la Grande-Bretagne dont ils sont à peine séparés par la plus praticable des mers; d'un relief uniforme où rien n'arrête la circulation, où tout au contraire la favorise et invite aux échanges, fleuves, rivières, chenaux et estuaires, le pays belge et le pays néerlandais portent, inscrite sur la carte, une vocation commerciale que rien ne devait entraver. Étudier de quelle façon elle s'est développée nous invitera à faire une double constatation. Pour réaliser leur commune destinée, Belges et Hollandais seront amenés à s'adapter aux circonstances spéciales de leur habitat avec une énergie et une constance qui marqueront fortement leur individualité ethnique, et ainsi se dégageront, en deux exemples concrets, les réactions de la terre sur l'homme et de l'homme sur la terre. Pareillement, en ce point vital qui se trouve être un des nœuds économiques du monde occidental, nous saisissons sur le vif la solidarité profonde qui unit entre elles toutes les parties organiques du monde géographique et bien souvent a dévolu un rôle important aux plus petites, comme dans l'économie de la structure du corps vivant les membres les plus puissants dépendent dans leur exercice des jointures qui en sont comme les commandes vitales (1).

\* \* \*

Agriculture, Industrie, Commerce, ces trois termes qui conditionnent la vie économique d'un pays sont susceptibles d'une hiérarchie et d'un dosage qui donneront à chaque nation sa physiologie individuelle et caractériseront son rôle dans l'économie universelle.

Au rebours de certaines régions exclusivement vouées à l'agriculture, d'autres, dont la caractéristique sera le négoce ou l'industrie, la Belgique cumule cette triple spécialité, mais avec des nuances qu'il importe de mettre en évidence.

Pays agricole, la Belgique compte peu de rivaux qui aient réussi à exploiter et à maintenir en valeur une plus grande proportion de leur territoire. Nulle part, peut-être, l'étendue des terrains incultes ne se trouve réduite au point où nous la trouvons ramenée chez nos proches voisins. Si, dans l'ensemble de la Belgique, la proportion des terrains improductifs a été rabaisée, depuis 1847, à 6,5 p. 100, l'effort de mise en valeur a été poussé plus loin encore dans certaines provinces. C'est ainsi que, dans la Flandre occidentale, le coefficient des terres improductives est tombé à 1,6; en Flandre orientale, à 1,2; en Hainaut, à 0,6; dans le Brabant, à 0,3. Il semble vraiment que, tel un jardin, la terre tout entière y soit devenue le domaine de l'homme. Domaine d'ailleurs soumis à la plus intense des cultures. Si nos paysans ont pris l'habitude de faire produire à la jachère, il y a tout à parier qu'ils ignorent qu'en

(1) Tous les faits et les chiffres mis en œuvre dans ces pages sont empruntés à la remarquable publication d'un des maîtres de la science géographique. Voir *Géographie Universelle*, publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache, t. II : *Belgique, Pays-Bas, Luxembourg*, par A. Demangeon, professeur à l'Université de Paris. Paris, A. Colin, 1927. Un vol. in-8°, grand Jésus (20 x 26), 250 pages, 53 cartes et cartons dans le texte, 82 photographies hors texte et une carte hors texte en couleurs, et un index des noms de lieux. Prix, broché : 60 francs.

cela ils sont tributaires d'une invention flamande. Ce sont, en effet, les paysans de Flandre qui s'avisèrent les premiers de planter des navets après la récolte du seigle. L'usage de ces cultures « dérochées », qui double la surface productive, exige l'emploi d'engrais abondants, et cette technique de la fumure est encore une invention flamande, dont devaient bénéficier les pays amenés par la crise industrielle du dix-neuvième siècle à faire face à l'alimentation de vastes agglomérations urbaines.

Mais, si intense que soit en Belgique la production agricole, elle est bien loin de suffire aux besoins immédiats de sa population. Il ne faut pas, en effet, perdre de vue qu'en ce siècle celle-ci a doublé (3,785,000 habitants en 1830, 7,811,876 en 1926), et que nulle part au monde elle n'atteint une densité aussi élevée : 257 habitants au kilomètre carré (1). Dans ces conditions, la Belgique, avec sa superficie réduite, est incapable de tirer de son sol assez de blé pour donner du pain à ses habitants. De 1881 à 1890, elle importait 55 p. 100 du blé nécessaire à sa consommation. Actuellement, la proportion des importations s'est brusquement accrue pour se fixer à 80 p. 100. L'augmentation correspondante de la population ne suffit pas à rendre compte de ces accroissements des importations. Un autre facteur a joué concurremment avec celui-ci. Nous voyons, en effet, l'ensemencement en céréales de la Belgique s'abaisser de 283,000 hectares (1866) à 148,000 hectares (1925). Ayant à opter entre la production du blé et celles des cultures fourragères, les paysans belges se sont décidés sans hésiter pour la culture la plus rémunératrice. C'est grâce à ce renversement des proportions que nous voyons 100 hectares de terres cultivées y nourrir actuellement quatre-vingt-seize bêtes-à-cornes et soixante-quatre porcs, au lieu de quarante et quinze vers 1840. Cette augmentation du cheptel traduit une richesse agricole qui compense plus que largement les achats nécessaires de céréales pour lesquelles la Belgique reste tributaire de l'étranger.

\* \* \*

Cependant, malgré l'activité de sa population rurale et l'intensité de production qu'elle a su imposer à un sol admirablement utilisé, ce n'est point le travail des champs qui domine dans l'existence du pays. La Belgique est essentiellement un pays industriel. Si haut que nous remontons dans le passé, nous voyons les marchés de l'Europe tributaires des cités ouvrières flamandes ou brabantines. Les siècles passent, intensifient la production, mais amènent du même coup une transformation dans le régime du travail. Vers la fin du quinzième siècle et le début du seizième, les métiers émigrent à la campagne, et l'ouvrier devient un rural sans cesser d'être un industriel, à telles enseignes que, jusque vers le début du seizième siècle, la Flandre tout entière donne l'impression d'un immense atelier. Dans cette dispersion même, un certain ordre vital s'est établi. Petits ou grands, les ateliers se sont répartis en deux groupes distincts : le groupe métallurgique et le groupe textile, auquel s'est adjoint, moins considérable, un petit groupement lainier. Le groupe des travailleurs de métaux s'est établi en Wallonie : ses hauts fourneaux et ses forges, ses martinets et ses fonderies s'égaillent le long des vallées et à proximité des forêts d'où vient le combustible ; des milliers de cloutiers travaillent dans le Hainaut et autour de Liège ; avec eux voisinent les armuriers, tandis que les couteliers battent le fer autour de Namur. Le groupe textile se cantonne dans le Brabant et les Flandres : on y rencontre des dizaines de milliers de dentelières, tandis que le filage et le tissage du lin occupent plus de 300,000 personnes. Le petit groupement lainier est confiné dans la région de Verviers.

(1) Telle est la densité moyenne : dans la Flandre orientale elle atteint 375 habitants et dans le Brabant 475. Elle dépasse donc l'Angleterre (239), et de bien plus loin l'Italie (124), l'Allemagne (123) et la France (74).

Le règne du charbon amena une modification profonde dans le caractère de la production belge. Les manufactures d'étoffes furent en partie délaissées, et l'industrie se tourna vers la fabrication des produits lourds issus des matières minérales. Actuellement, l'évolution est achevée, l'industrie locale semble avoir trouvé son assiette : 160,000 ouvriers travaillent dans les mines de charbon, 7,000 dans les fabriques de coke et de briquettes, 36,000 dans les produits du fer et de l'acier, 100,000 dans les constructions métalliques (poutrelles, rails, tôles), 6,400 dans les mines de zinc, 26,000 dans la verrerie, autant dans les industries céramiques, 38,000 dans les produits chimiques : au total, presque trois fois plus que dans les industries textiles. La guerre a naturellement jeté le trouble dans cette activité intense et disciplinée ; mais la tourmente passée, les habitudes séculaires ont repris le dessus : dès 1920, la production mensuelle de fonte et d'acier avait atteint les deux tiers de celle de 1913, et l'exportation des produits manufacturés, les trois quarts. Cinq années après, les chiffres d'avant-guerre étaient dépassés.

Cette industrialisation, qui la fait ressembler à la Grande-Bretagne, a naturellement sa contre-partie. Comme sa puissante voisine, la Belgique dépend essentiellement du marché universel. Elle ne lui demande pas seulement son pain, mais la plupart des matières premières qu'elle utilise dans son industrie, en dehors du charbon. Pour son alimentation elle dépend de la Roumanie, du Brésil, de l'Argentine, des Pays-Bas, des États-Unis, de l'Espagne, de l'Italie et de la France ; les matières textiles lui arrivent d'Australie, de Russie, de l'Inde, de l'Argentine, de la Grande-Bretagne ; et c'est d'Espagne, de France, d'Australie, d'Italie, du Brésil, de l'Inde qu'elle importe les minerais qui sortiront ouvrés de ses ateliers.

Pour vivre et pour travailler, il faut donc que la Belgique exporte, exporte toujours davantage ; aussi l'exportation belge atteint-elle, par suite de cette nécessité vitale, un coefficient qui laisse bien loin derrière elle celle des pays voisins. Alors, en effet, que la France n'exporte que le septième de sa production industrielle, et la Grande-Bretagne le quart, la Belgique en livre en dehors le tiers. Et cette proportion est-elle encore dépassée pour certains de ses produits : c'est ainsi que les neuf dixièmes de la verrerie belge se vendent à l'étranger, et qu'il en va de même pour plus des deux tiers de sa métallurgie et plus de la moitié de ses tissus. Faute de clientèle hors de ses frontières, la main-d'œuvre belge serait donc acculée au chômage ; et, par une contre-partie nécessaire, le pays manquerait d'argent pour payer sa nourriture et solder les matières premières qu'il importe.

L'industrie et le commerce sont nécessairement solidaires l'un de l'autre, surtout lorsqu'il s'agit d'un pays qui a atteint du point de vue industriel un rendement maximum. Il n'est donc pas surprenant qu'en raison de ses capacités industrielles, la Belgique ait pris rang parmi les grandes nations commerciales. Sur ce point elle a réalisé des progrès dont l'ampleur stupéfiante. Alors, en effet, que son commerce extérieur ne représentait, en 1831, qu'une somme de 45 francs par habitant, il passait, en 1920, à 520 francs par tête. Avec ce chiffre, la Belgique se classait immédiatement après la Grande-Bretagne (555 fr.), bien avant l'Allemagne qui accusait 240 francs, et la France, 230 (1).

A peu près universel, puisque ses échanges se répartissent entre quatre-vingt-dix pays différents, le commerce de la Belgique s'adresse cependant de préférence à deux catégories de clients et de fournisseurs : aux pays d'une structure économique relativement encore simple, elle achète des matières premières et livre en échange

(1) Les chiffres établis pour 1923 en livres sterling accusent un déplacement, tout en maintenant la Belgique au quatrième rang des grandes nations comme ci-dessus : Pays-Bas (L. 39), Royaume-Unis (L. 38), Suisse (L. 38), Belgique (L. 26), France (L. 15), Italie (L. 6).

ses produits manufacturés, mais c'est avec les nations économiquement plus évoluées qu'elle entretient les relations les plus solides. C'est ainsi que 21 p. 100 de son commerce extérieur s'orientent vers la France, 17,7 p. 100 vers la Grande-Bretagne, 11,5 p. 100 vers les Pays-Bas, 5,8 p. 100 vers l'Allemagne, soit plus de la moitié des échanges avec ses voisins immédiats (10 p. 100 seulement avec les Etats-Unis). Il est intéressant de noter qu'en ce qui concerne la France, la Belgique s'adjuge le cinquième de nos exportations.

Cet important va-et-vient ne suffit pas à absorber l'activité commerciale de la Belgique : elle ne se contente pas de négocier son travail, elle trafique de son argent avec une audace qui classe les financiers belges en bon rang parmi les exportateurs de capitaux. Investis dans des entreprises de transports (trains, chemins de fer) en Italie, en France, en Espagne, en Argentine, au Brésil, en Chine; des installations d'éclairage électrique, de distribution d'eau en Europe et dans l'Amérique du Sud; dans l'exploitation de diverses mines d'Espagne, de France, d'Algérie, de Roumanie, de Russie, de Chine, les capitaux belges exportés à l'étranger atteignaient, en 1923, 3.700 millions de francs, valeur au cours, soit plus du tiers de la fortune industrielle du pays. Ces opérations de large envergure ne constituent pas seulement d'avantageux placements, ils profitent encore largement à l'économie nationale, recrutant des commandes pour son industrie, amenant en Belgique comme paiement d'intérêts des marchandises dont l'entrepôt et le marché se fixent à Anvers, ce qui contribue à rétablir la balance commerciale du pays, puisque les importations y dépassent d'au moins 35 p. 100 les exportations. La caractéristique de ce commerce, qui dépasse celui de pays incomparablement plus vastes et plus peuplés tels que l'Espagne, la Pologne, le Brésil, la Roumanie, jointe à la prospérité de l'agriculture et de l'industrie, donne à la Belgique économique une physionomie à part. On y voit, en effet, des masses d'hommes vivre sur un pays qui ne peut plus les nourrir, mais rétablissant, à force d'activité, d'énergie et de suite dans les idées, l'équilibre rompu du fait du surpeuplement de la terre. Renonçant à vivre de son domaine agraire trop parcimonieux, le peuple belge s'est délibérément institué ouvrier du monde entier : il lui livre le fruit de son travail et en retour il en reçoit son pain.

## FRANCE

### Les grands courants de la pensée contemporaine

Tel est le titre de l'enquête menée par M<sup>lle</sup> Simone Ratel dans *Comœdia*. Voici l'interview de notre collaborateur et ami Henri Massis (*Comœdia* du 19 août) :

La position intellectuelle de M. Henri Massis est nette : c'est une position de combat. Il n'est pas de ces écrivains qui ont suivi des « itinéraires de fuite », selon l'expression de Daniel Halévy et dont l'attitude devant l'événement est celle du dilettantisme ou de l'expectative. M. Henri Massis veut agir, non être agi.

De l'enquête d'Agathon, *Les Jeunes gens d'aujourd'hui*, publiée avant la guerre en collaboration avec Alfred de Tarde, à la *Défense de l'Occident*, si discutée, chacun des actes de M. Massis a fortifié cette position qu'on pourrait résumer ainsi : dans l'ordre philosophique, anti-relativiste, anti-déterministe; dans l'ordre pratique : conservatrice, fondée sur le maintien ou le redressement des traditions spirituelles et temporelles : catholicisme, culture classique, hiérarchie sociale.

Dans l'entretien que le directeur de la *Revue universelle* a bien voulu m'accorder, on verra que celui-ci s'est moins soucié de reprendre des questions qu'il a traitées abondamment par ailleurs (ainsi,

la question de l'Orient) que de préciser des conceptions générales.

Lorsqu'il cause, même avec abandon, même à propos rompus, M. Henri Massis reste un dialecticien : il examine le mode de raisonnement avant son contenu. Jamais d'empirisme : de la logique. Un autre trait, c'est qu'il aime à s'appuyer sur des citations. Tout en parlant, il atteint un livre, y trouve sans tâtonnement la référence cherchée. On le sent nourri de lectures, passionné d'idées. Le rigide point d'appui d'un dogme fait que tant d'échéments divers s'agrègent en bon ordre et finissent par servir une cause pour laquelle ils n'ont pas toujours été conçus.

\* \* \*

Précisément, les premières questions qu'aborde l'entretien sont celles de l'influence et de l'assimilation, par l'intelligence, des efforts extérieurs. Car l'esprit généralisateur d'Henri Massis a tout de suite transformé une question particulière en problème universel et tenté d'esquisser une théorie de l'influence :

— Il n'y a pas d'idées originales, dit-il notamment. On pourrait appliquer à l'étude d'un esprit la méthode critique des historiens et, selon le mot de Bergson, à propos de la philosophie, « faire l'histoire d'une œuvre avec tout ce qui n'est pas elle ».

« Nier les influences, me paraît, pour l'intelligence, l'affirmation d'une espèce de non-être. C'est nier le phénomène essentiel de la vie.

« Nous pensons toujours d'après quelqu'un — de même que nous agissons toujours d'après un modèle, un *patron* : la formation et l'enrichissement constant de la pensée par la lecture me paraissent correspondre à ce qui est, dans la vie morale, l'imitation du Christ ou d'un saint.

« Cela n'empêche, bien entendu, qu'au bout de toutes vos lectures, au fond de toutes vos influences, il demeure en vous un *quid proprium* inaliénable. C'est là que réside l'originalité d'une œuvre, et, dirai-je, son noyau, son amande. C'est là qu'il faut chercher le suc de l'esprit. Car la méthode critique dont je parlais tout à l'heure et qui consiste à faire l'histoire d'une œuvre avec tout ce qui n'est pas elle, cette méthode ne peut suffire à la connaissance. Ce fut un des reproches d'Agathon à la critique universitaire, cette sécheresse, cette stérilité d'une étude qui se borne à la recherche des influences et ne se place jamais devant l'auteur vivant. »

M. Henri Massis redescend maintenant du général au particulier. Il va me parler longuement de Barrès, avec vivacité, avec feu — comme si Barrès était présent.

— L'influence de Barrès fut immense. Elle s'est exercée sur des générations successives, mais surtout sur la mienne. Je voudrais, à ce propos, préciser une fois de plus mon attitude à l'égard de ce maître de ma jeunesse : on s'est mépris sur la sévérité de certain Jugement. On l'a interprétée comme un désaveu, comme un reniement, alors que c'était une explication filiale qui n'excluait ni l'admiration, ni l'amour — qui les impliquait plutôt.

« Oui, j'ai accusé Barrès de dilettantisme renanien. Oui, j'ai dénoncé la déficience de ses idées en face des hauts problèmes spirituels et la contradiction foncière de son attitude et de sa pensée. Mais il ne faut voir là que l'expression douloureuse d'un regret : regret que lui, qui nous avait aidés dans notre ascension vers la vérité, ne soit pas allé plus loin, soit resté en route, lui qui aurait dû nous précéder, toujours! Barrès lui-même ne s'est pas mépris sur mon intention. »

Le visage tendu, modelé par une sorte d'anxiété passionnée, M. Massis relit tout haut une lettre autographe que Barrès lui adressa après la publication de ce fameux Jugement. Lettre affectueuse et mélancolique où le maître se compare au marin que ses compagnons abandonnent sur un rocher « en lui laissant quelques bouteilles de consolation » et qui les voit cingler vers le large et reçoit leurs derniers signes d'adieu.

— Mais ai-je jamais songé à renier ma dette envers Barrès? C'est grâce à lui que nous avons été délivrés de tout ce qui ne pouvait que rétrécir le cœur et désespérer l'esprit : l'influence de Renan et de France, humanistes inhumains.

« Chez Barrès, nous avons trouvé un son qu'on n'entendait plus : le goût exaltant de la grandeur, de la noblesse — le désir de la libération spirituelle. S'il n'a pas été entièrement libéré lui-même, il nous a libérés.

« Telle fut la mission de Barrès : pour refaire l'unité intellectuelle parmi les catholiques, il a fallu que l'action des apologistes du dehors rapprochât l'esprit du catholicisme. Les progrès se sont faits par la bande : Bergson a servi, Barrès a servi. Il nous a fallu des rencontres dangereuses pour nous aider à prendre conscience de la vérité, et nous ramener à la voie royale. »

\* \* \*

On en vient aux « grandes tendances » :

— Permettez-moi, me dit M. Massis, de critiquer le questionnaire de votre enquête. Vous semblez opposer une certaine « civilisation méditerranéenne », caractérisée par la culture gréco-latine, à d'autres tendances telles que l'esprit anglo-saxon, l'esprit scandinave et germanique, etc...

« Savez-vous que je n'aime pas beaucoup ce cliché de « civilisation méditerranéenne » ? J'y vois une fâcheuse propension à localiser une culture que j'étends à l'universel, à l'humain. »

« Prenons garde au danger d'une conception aussi étroite : elle favorise les manœuvres des adversaires de l'humanisme. Les Allemands s'en empareront avec joie, eux qui ne veulent pas admettre que la « civilisation stylisée à la romaine et fondée sur la permanence de la raison », selon l'expression d'Ernst Robert Curtius, soit synonyme de civilisation tout court. »

« Voilà pourquoi l'Allemagne suit avec tant d'intérêt, comme je l'ai déjà signalé, les variations de notre « politique culturelle ». L'abandon de la réforme de M. Léon Bérard en faveur de l'enseignement des humanités fut salué avec enthousiasme par Thomas Mann dans l'Europe nouvelle. Il y voyait la preuve que « le génie français n'entendait pas se laisser asservir à l'idée latine de la civilisation » et que « la France se mettait, elle aussi, à rêver d'apocalypses ». C'est qu'en effet, comme l'écrivait encore Curtius dans l'essai intitulé *L'Esprit français dans l'Europe nouvelle*, « si la civilisation latine et l'idée d'humanité sont identiques, l'Allemagne est inhumaine, hors de l'humanité. Elle est nature brute, barbarie, elle est germanisme. »

M. Massis n'admet pas un point de vue aussi exclusif. Il se refuse même à un examen des cultures comparées. Désormais, l'entretien va porter sur un problème qui appartient plus à la philosophie qu'à l'histoire : c'est toute la théorie du relativisme des idées qui est mise en accusation par l'auteur de la *Défense de l'Occident*.

— Je crois à une métaphysique naturelle de l'esprit humain. Toutes les différences de climat, de mœurs, de formation physique et mentale ne peuvent faire que les mêmes principes ne soient vrais en tout lieu et en toute circonstance — par exemple, le principe aristotélicien de non-contradiction. Quelle intelligence refusera d'adhérer à cette vérité : « On ne peut à la fois être et ne pas être » ?

« C'est une grande perversion de croire qu'il n'y a pas une nature des choses, que le monde est purement subjectif : l'idéaliste est un sceptique de l'espèce la plus redoutable ! »

« Non, l'esprit peut et doit s'assurer des conditions de toute liberté. La civilisation vivra dans la mesure où nous le voudrons. Il n'y a pas « trahison » quand les « clercs » se portent à la défense d'un certain ordre de choses qu'ils sont les seuls à pouvoir défendre. »

« Pour ma part, je le répète, je ne peux pas ne pas croire à l'unité de l'esprit humain. Quel est donc le critérium universel qui nous permettra de juger de la valeur d'une civilisation ? Il n'en est qu'un : la notion classique de l'homme. »

« En conséquence, je ne pose pas en droit l'inégalité des races humaines. Mais je suis bien forcé de constater cette inégalité, en fait. »

\* \* \*

— L'humanisme répond à un besoin vital. J'en vois la preuve dans l'évolution actuelle de l'Amérique. A défaut de traditions propres, ce peuple — ou, du moins, son élite — cherche des valeurs humaines assez générales pour qu'il puisse fonder sur elles son unité spirituelle.

« Un esprit comme Irving Babbit passe en revue les solutions que les diverses civilisations ont proposées à l'homme. On le voit tenter une synthèse, essayer par exemple d'intégrer, à la nature américaine certaines valeurs orientales de rêve, de loisir. Mais n'est-il pas significatif que ce penseur protestant en arrive à voir dans le catholicisme la solution humaine la plus complète — et presque à en souhaiter le triomphe ? »

« Pour moi, catholique, je crois que seul le catholicisme réunit les conditions de l'unité européenne — je dirai plus : de l'unité mondiale. La Réforme a divisé l'Europe : le nationalisme en est une lointaine, mais directe conséquence. Quand on visite des pays étrangers, on ne peut pas ne pas être frappé par les manifestations sensibles de cette rupture d'unité. En Angleterre, par exemple, il est remarquable de voir le brusque tarissement de la floraison médiévale dans l'architecture et les arts coïncider avec la victoire de la religion réformée. On constate un immense hiatus entre l'architecture gothique et le *building* : entre les deux, ces œuvres indifférentes, maladroits pastiches de la France, sans inspiration, sans vie propre. »

L'épanouissement des caractères particuliers, dans l'unité collective, ce fut l'œuvre du Moyen âge : le catholicisme en fut l'ouvrier. Je ne crois pas que la reconstitution de l'unité à laquelle nous aspirons tous, puisse s'effectuer sous un autre signe. Si donc l'on me demande quelle tendance je souhaiterais voir prédominer, je répondrai : non-prédominance d'une seule, mais fusion de toutes les tendances dans un humanisme universel régi par l'idéal catholique, tel est le vœu que je forme. »

Et, comme répondant à mainte objection, M. Henri Massis conclut fermement :

— Ce vœu n'est pas une utopie.

## Œuvre des Bibliothèques en Mission

Se trouvant en général éloignés de tout centre intellectuel et n'ayant que des relations plutôt rares avec leur patrie et leur famille, les missionnaires éprouvent plus que nous le besoin de lectures instructives et réconfortantes. Mais les charges énormes qui pèsent sur les œuvres de l'apostolat ne leur permettent pas de s'abonner à de nombreuses revues. Il leur en faudrait cependant de tous genres : piété, théologie, actualité, missiologie.

Vous pourriez facilement leur en procurer quelques-unes. Après avoir lu les vôtres, envoyez-les à un missionnaire qui sera très heureux de les recevoir.

L'Œuvre des Bibliothèques en Mission, fondée par les Pères de Schent, organise le service des revues en seconde lecture dans leurs missions. Elle devrait pouvoir assurer plusieurs centaines d'abonnements. Aidez-la de votre bienveillante coopération.

La Revue catholique des Idées et des Faits, eu égard à l'intérêt et à la variété des questions dont elle traite, est demandée par un grand nombre de missionnaires.

Demandez une adresse, en ayant soin d'indiquer le titre des revues dont vous disposez, au R. P. de Schaetzen, missionnaire de Schent, 19, rue des Flamands, Louvain.

## POUR VOS PÈLERINAGES A

Lourdes : 18 septembre et 8 octobre.

Lisieux : 10 et 24 septembre.

Limpias, Loyola : 11 septembre.

Rome-Italie : 18 septembre

## ET VOS VOYAGES A L'ÉTRANGER

Voyages de Noces - Voyages particuliers - Excursions accompagnées

Demandez programmes et renseignements gratuits à M. CAUCHIE Directeur de

« LES GRANDS PÈLERINAGES »

23, avenue du Mont-Kemmel, BRUXELLES Tél. 458,31